

N° 38

7 Octobre 1921

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro
le 7^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



CLICHÉ "DAL FILM"

Mlle DENISE LEGEAY

PHOTO G. L. MANUEL FRÈRES,
47, RUE DUMONT-D'URVILLE

Le plus grand Film français
réalisé jusqu'à ce jour.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre célèbre
d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET
Adaptation et mise en scène de M. Henri DIAMANT-BERGER

Est édité en UN PROLOGUE
et DOUZE CHAPITRES

et publié en feuilleton
dans "COMŒDIA"
et les Grands Quotidiens de Province

Aujourd'hui, 7 Octobre, PROLOGUE

Il a paru utile tant pour annoncer au Public le film "Les Trois Mousquetaires" que pour le familiariser avec les artistes qui l'ont tourné, de réunir en un film qui sera passé avant le commencement de l'action proprement dite, les présentations des principaux artistes et une série d'explications documentaires et de vues pittoresques qui montreront les à-côté de la prise de vue.

Le film donnera une juste idée de l'effort énorme qui a été accompli pour présenter aux spectateurs une œuvre de cette importance.

"CINÉMAGAZINE"

publiera chaque semaine
le scénario d'un chapitre

1^{er} CHAPITRE

Le

14 Octobre

PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA

Le Numéro 1 fr.

N° 38

7 Octobre 1921.

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél.: Gutenberg 32-32 Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr. Six mois 22 fr. Trois mois 12 fr. Un mois 4 fr.		Étranger	Un an 50 fr. Six mois 28 fr. Trois mois 15 fr. Un mois 5 fr.
Chèque postal N° 309 08		Paiement par mandat-carte international		

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL CHARLES VANEL

Votre nom et prénom habituels ? — Marie-Charles Vanel.
Lieu et date de naissance ? — Né à Rennes au 19^e siècle (simplement).
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — Le premier film qui m'a intéressé est le film de Robert Boudrioz « Au creux des sillons ». Il sortira cet hiver.
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — Je ne me le suis jamais demandé ! ...Celui que je joue.
Aimez-vous la critique ? — Nous aimons ceux qui nous louent.
Avez-vous des superstitions ? — J'ai quelquefois eu peur, à ce moment-là, on a des superstitions.
Quelles sont-elles ? — Je n'ai pas de préférences.
Quel est votre fétiche ? — Une petite figurine dont je serais curieux de connaître le nom.
Quel est votre nombre favori ? — 13.
Quelle nuance préférez-vous ? — Isabelle... la catholique.
Quelle est la fleur que vous aimez ? ... — La fleur de trolloir.
Quel est votre parfum de prédilection ? — Voir Bichara qui vous répondra.
Fumez-vous ? — Consultez ma photo.
Aimez-vous les gourmandises ? — Oui, comme ça.
Lesquelles ? — Il faut me tenter, mais je ne sais pas ça à l'avance.
Votre petit nom d'amitié ? — Ah ! ça, c'est grave, d'abord dans la vie, on en a souvent plusieurs. Moi, je ne me rappelle que d'un seul et c'est un vieux souvenir, « Pouilleux ».
Votre devise ? — Toujours plus cher.
Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — Nénesse... ça n'est pas mal.
Quelle est votre ambition ? — Avoir une douzaine d'enfants mâles, dont je ferai des metteurs en scène... quelle sécurité pour mes vieux jours !
Quel est votre héros ? — Mon héros ? mais c'est mon tailleur, Damien.
A qui accordez-vous votre sympathie ? — Aux caissiers.
Avez-vous des manies ? — La taxi-locomobile.
Êtes-vous... fidèle ? — Aujourd'hui moins qu'hier et bien plus que demain.
Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — Pensons-y toujours...

Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — N'en parlons jamais.
Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — Mes auteurs favoris ? mon père et ma mère. Mes écrivains, Quinson, pour son talent et Georges Carpentier pour ses mémoires ; pour ce qui est de la musique, tant que j'en profite, « cinq sens ».
Quel est votre peintre préféré ? — Mon peintre préféré ? L'auteur de l'affiche du Savon Cadum ; il y a aussi Pierre Petit.



Photo Georges Brun

Charles Vanel

LES AMIS DU CINÉMA

Nous invitons nos amis à continuer avec ardeur leur propagande et à recruter sans cesse de nouveaux adhérents.

C'est par le groupement que nous serons forts de même que c'est par le chiffre imposant de ses abonnés que CINEMAGAZINE, organe des Amis du Cinéma, pourra développer ses rubriques, augmenter le nombre de ses pages, rendre de plus en plus attrayante et abondante sa documentation.

Plus nous serons nombreux, plus nous serons à même d'atteindre les buts que poursuit notre Association :

1° Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à **Deux francs par an**.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de **Deux francs**. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements, afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

Les Directeurs de Cinéma nous écrivent...

« Voulez-vous me permettre d'exprimer une idée dans la tribune de Cinémagazine. Voici, il s'agit de la musique au cinéma.

Est-elle nécessaire pendant les représentations. Pour ma part, je le crois fermement, et si j'ose cette interrogation, c'est parce que j'ai lu dernièrement l'avis d'un metteur en scène qui prétendait que la musique empêche le spectateur de saisir certaines idées traduites à l'écran ?

Mais combien de fois, et dans combien de salles, avons-nous entendu une bonne musique s'accordant bien avec la projection. Pas très souvent, malheureusement. Et sur qui retombe la faute, sur l'exploitant, qui voit ses recettes diminuer si son orchestre n'adapte pas les morceaux voulus. A qui la faute ? Dans tous les cas, pas au directeur de cinéma (j'ai un cinéma, vous pensez bien que je ne vais pas vous raconter que je suis fautif). Nous recevons nos films le jeudi ou le plus souvent le vendredi matin. Or il faut vérifier la pellicule, et 3.000 mètres ne se vérifient pas en quelques minutes. Donc nous ne disposons pas du temps nécessaire pour passer le programme pour l'orchestre seulement, et à la première séance du vendredi les musiciens ont souvent le nez en l'air au lieu de gratter leurs cordes. Et il arrive ceci, c'est que les trois premiers jours du programme, pendant lesquels il vient beaucoup de monde, l'orchestre hésite, et ne joue bien que pendant les jours creux.

Voici, à mon avis, ce qui devrait se passer. Les agences de location auraient, il me semble, le temps de présenter à un compositeur ou chef d'orchestre, tous les films qui seront loués. Le compositeur préparerait des cahiers de musique qui seraient envoyés avec les films, dans les cinémas, et les agences loueraient ces cahiers.

Quant à mes confrères qui trouveraient que je leur cherche encore des frais, ils n'ont qu'à se dire que lorsqu'on passe un film pour l'orchestre seul, cela nous revient à 4, 6 ou 8 francs d'électricité, et je préférerais donner cette modique somme pour la location d'une musique appropriée. Les spectateurs seraient mieux servis, et... j'aurais moins de soucis de ce côté.

Je termine en souhaitant que mon idée se réalise pour toutes les sortes de films, plein air, documentaires, drames ou comédie. »

E. JACQUET.

Propriétaire du "Modern Cinema Union", à Cannes.

TOUS LES SAMEDIS :

Le Journal Amusant

Prix : 1 franc



L'ESPAGNE AU XVII^e SIÈCLE

Clichés Dal Films

L'INFANTE A LA ROSE

ON parle beaucoup depuis quelques semaines, dans les studios et même dans les journaux, d'un film qui va bientôt être présenté au public et qui, tourné dans des milieux nouveaux et particulièrement intéressants représenterait pour l'Art cinématographique français un pas important vers la perfection.

Ce film a pour titre *L'Infante à la Rose* et est dû à la « Dal Film ».

La « Dal Film » est jeune, mais le monde cinématographique a déjà eu quelques occasions de s'occuper d'elle. C'est elle, en effet, qui réussit à décider, il y a un an, « la plus belle femme de France », Mlle Agnès Sourret, à débiter au cinéma en interprétant le rôle principal d'un film sentimental et charmant *Le Lys du Mont Saint-Michel*. Encouragée par ce succès, la « Dal Film » renouvela l'engagement de Mlle Agnès Sourret et lui fit tourner, sous la direction de M. Henry Houry, un nouveau film, *La Maison des Pendus*, qui va être pré-



GABRIELLE DORZIAT

sente d'ici peu et qui nous montrera la jeune artiste sous un aspect nouveau et inattendu. Ayant réussi ce double coup de maître, la « Dal Film » se devait à elle-même et devait à tous ceux qui la guettent, de ne pas s'arrêter en si bon chemin, et faisait sien le dicton : « *Jamais deux sans trois !* » de réaliser sans perdre de temps un troisième film qui éclipserait jusqu'au souvenir de ses deux premiers-nés.

Aujourd'hui, ce film est terminé ; c'est *L'Infante à la Rose* et il n'est pas un de ceux qui eurent la chance de le voir qui ne soit convaincu que les désirs de la « Dal Film » sont pleinement exaucés.

Lorsque l'*Œuvre* publia le feuilleton en roman de Mme Gabrielle Réval qui portait ce titre, *L'Infante à la Rose*, ses innombrables lecteurs se complurent à suivre, à travers l'action sentimentale et mouvementée qui les emportait, des personnages nettement dessinés, à la psychologie attachante, des personnages vraiment romanesques comme on n

rencontre hélas ! trop peu dans les romans contemporains ! Et ces personnages vivaient sous le ciel d'Espagne, dans des décors de féerie ; Séville et Grenade les abritaient tour à tour, l'Alcazar et l'Alhambra les recevaient dans la fraîcheur de leurs « patios, » bruissants de jets d'eau, et les grandes ombres du Cid et de Don Juan se penchaient sur leurs amours et frissonnaient à leurs baisers !

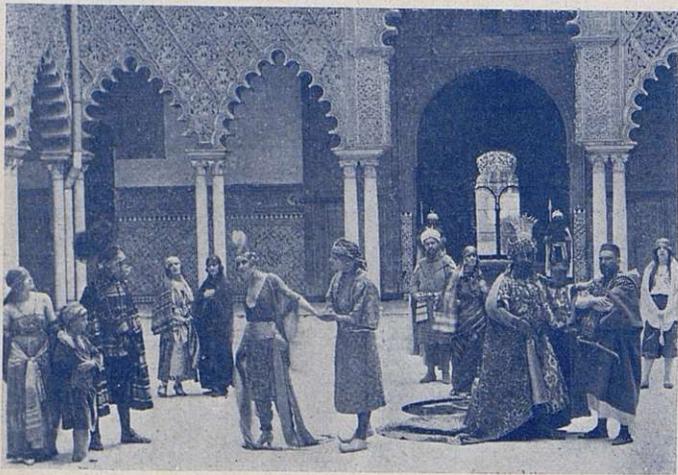
La « Dal Film » pouvait-elle choisir un plus beau sujet que celui-là pour le film qu'elle rêvait ! Faire revivre cette Espagne multiple et colorée, cette Espagne dont nous subissons toute la hantise, évoquer les pages les plus voluptueuses de son passé et les donner comme cadre à une action passionnelle et sentimentale d'un caractère très nettement moderne. N'y avait-il pas là de quoi tenter toutes les audaces ? Mais la partie était difficile à jouer et pour avoir quelques chances de la gagner, la « Dal Film » ayant obtenu de Mme Gabrielle Réval l'autorisation de tirer un film de son roman, songea à recruter une interprétation de premier ordre.

Les deux principaux rôles féminins étaient particulièrement délicats à tenir. La « Dal Film » songea à confier l'un deux à Mlle Gabrielle Dorziat. Cette artiste, qui a joué, sur toutes les principales scènes de Paris, les héroïnes des grandes comédies modernes avec une intelligence, une sensibilité et un style justement admirés, et qui vient d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne en vivant, avec une ardeur frémisante, la *Sapho* d'Alphonse Daudet à la Porte-Saint-Martin, cette artiste n'avait jamais travaillé pour le cinéma. La « Dal Film » sut persuader à Mlle Dorziat qu'elle ne devait pas laisser plus longtemps ses dons remarquables éloignés de l'écran où ils trouveraient certainement un emploi intéressant, puis le principal personnage féminin de *L'Infante à la Rose* ayant trouvé en Mlle Gabrielle Dorziat son interprète idéale, il s'agissait de donner à Mlle Gabrielle

Dorziat une jeune sœur. La « Dal Film » eut alors le bonheur de dénicher une jeune artiste, Mlle Denise Legeay, qui possède à côté d'une très fine beauté, un sens artistique très sûr, une intelligence toujours en éveil et une émotivité communicative vraiment surprenante. Et l'engagement de Mlle Legeay vint s'ajouter à celui de Mlle Dorziat. Les principaux rôles d'hommes furent confiés à MM. Georges Lannes, au talent sobre et distingué, Gargor, pittoresque et sincère, Emilio Portès, vedette de la scène espagnole et Mme Jalabert, si humaine et si simple vint apporter l'appoint de son grand talent à cette troupe dont M. Henry Houry eut la charge de coordonner les efforts en vue d'assurer à *L'Infante à la Rose* la mise en scène que cette belle œuvre méritait.

Muni de lettres chaleureuses que M. Quinonès de Léon, ambassadeur d'Espagne à Paris lui avait remises pour M. le duc d'Albe, M. Henry Houry emmena sa troupe en Espagne. Admirablement reçus par le duc d'Albe qui n'a pas oublié qu'une de ses très proches parentes fut impératrice des Français, ainsi que par le célèbre peintre Bilbao, M. Henry Houry, Mlle Gabrielle Dorziat et leurs camarades virent s'ouvrir devant eux les portes des demeures et des palais les plus fermés. C'est ainsi que tous les extérieurs de *L'Infante à la Rose* purent être tournés dans un cadre merveilleux et unique que leur constituèrent les palais du duc d'Albe, vieux de cinq siècles, et de don Miguel Sanchez Dalp dont la construction a englouti plus de quinze millions. C'est ainsi notamment que la fête populaire des Croix de Mai put se dérouler dans les magnifiques jardins du comte Osborne et que les grandes scènes évoquant l'époque maure et le siècle de Philippe IV purent être « tournées » à l'Alcazar dont l'accès avait été jusqu'alors interdit à toute troupe d'artistes cinématographiques.

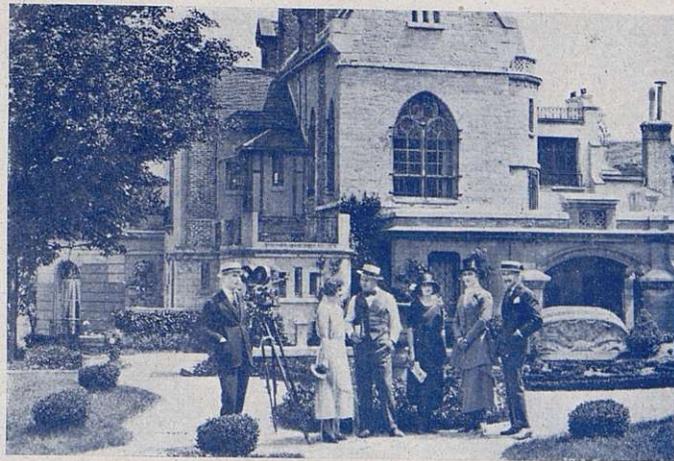
Mais *L'Infante à la Rose* ne se contenta pas d'ouvrir les portes des plus hermétiquement closes, ce qui aurait déjà été un assez beau miracle. Elle fit mieux et réussit à s'assurer la collaboration de toute l'aristocratie sévillane pour les scènes exigeant un grand déploiement de figuration. Jamais aucun film n'aura réuni figurants de telle qualité ni n'aura mieux respecté la couleur locale. L'objectif de l'appareil de l'excellent opérateur Altmann n'a rien oublié de ce qui pour nous est toute l'Espagne, et *L'Infante à la Rose* nous entraînera des fêtes populaires mêlées de danses aux processions des ruelles faubouriennes, aux jardins pâmés sous le



UNE SCÈNE DANS L'ALCAZAR

soleil ; des « patios » seigneuriaux aux ganaderias les plus réputées où s'élèvent, en vue des courses, les taureaux des races les plus recherchées. Invités par le comte della Corte à venir tourner dans sa ganaderia les scènes relatives à l'élevage des taureaux, MM. H. Houry, Altmann faillirent être les victimes d'une des magnifiques bêtes qui sont la gloire de cette ganaderia renommée. Heureusement l'appareil de prise de vues fut seul maltraité et les hôtes du comte della Corte en furent quittes pour une courte et légitime émotion.

La prise de vues de ce film passionna l'opinion publique espagnole. Quand elle sut quel concours l'aristocratie sévillane avait porté aux artistes de la « Dal Film », la presse de la ville s'emplit d'échos et d'articles. *El Liberal*, *El Notticiero Sevillano*, *El Correo de Andalucia*, *La Union*, rivalisèrent afin de tenir leurs lecteurs au courant des faits et gestes de Mlle Gabrielle Dorziat et de Mlle Denise Legeay. *L'Infante à la Rose* devint le fait du jour ; on en parla à Madrid dont les journaux lui consacrerent des colonnes entières, saluant comme ils méritaient de l'être tous les artistes qui collaboraient à cette œuvre d'art et ne craignant pas de voir dans la réalisation de ce film une manifestation éclatante de l'amitié franco-espagnole. M. H. Houry fut cependant forcé d'arracher ses camarades aux fêtes qui se succédaient en leur honneur pour revenir à Paris tourner les scènes d'intérieur et les quelques « plein air » nécessaires à encadrer les premiers tableaux du film dont l'action se déroule à Paris. Là, encore, la « Dal Film » joua de bonheur puisqu'il lui fut donné de réaliser ces tableaux dans l'admirable cadre que lui fournit une des plus belles demeures des environs de Paris : la villa de M. Le Quellec, à Nanterre. Cette propriété offre cette particularité de réunir



LA VILLA DE M. LE QUELLEC, A NANTERRE

entre ses murs un certain nombre de souvenirs historiques tels que l'escalier par lequel les Girondins descendirent de leurs cellules à la cour où les attendaient les charrettes qui devaient les conduire à l'échafaud, la porte du cachot de Charlotte Corday, la cheminée de Villiers de l'Isle-Adam, la piscine dans laquelle le vieux Rothschild faisait dévotement ses ablutions rituelles, tels enfin que la cheminée devant laquelle, très frileuse, la Princesse Lætitia, mère de Napoléon I^{er}, aimait à se chauffer lorsqu'elle habitait chez son fils Louis, cheminée qui a ses lettres de noblesse, notamment celle-ci écrite à Napoléon I^{er} par sa mère : « Sire et cher fils. Vous me demandez si je suis dans les Tuileries. Il y fait trop froid. Je suis chez votre frère, qui m'a fait construire une bonne cheminée... ». Cette demeure pleine de souvenirs n'était-elle pas digne d'encadrer les premières scènes d'un film devant se terminer chez le duc d'Albe, descendant de l'Impératrice Eugénie ? Et ce film qui a eu de tels cadres ne peut-il pas être attendu comme s'il devait nous apporter un peu de beauté nouvelle et constituer un des événements cinématographiques de la saison qui commence ?

RENÉ JEANNE.

SAVIEZ-VOUS QUE ...

— La coiffure féminine qui fait fureur actuellement à New-York est le bonnet « à la Priscilla Dean ».

— L'Idole du cinéma allemand, Pola Negri, a été engagée par Paramount, en Amérique.

— Wilfred Lytell, frère de Bert que la Location Nationale nous a maintes fois présenté dans des comédies dramatiques, est le partenaire de Pearl White dans un des derniers films de cette artiste.

— Marie Prevost, une des jolies et suggestives baigneuses des comédies Mack Sennett, vient de quitter le si peu encombrant costume de bain pour la robe de soirée ! Désormais, elle apparaîtra dans des comédies dramatiques qui seront éditées par l'Universal Film Company.

— Peggy Hyland, la gracieuse étoile que la Fox-Film nous a maintes fois présentée, a reçu de nombreuses offres de la part de producteurs britanniques pour rester dans son pays natal ; l'Angleterre et y tourner plusieurs films. Elle n'a rien voulu savoir, et elle est retournée au pays de l'éternel soleil, à Hollywood.

RALPH.

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT



THOMAS MEIGHAN DANS « LA CITÉ DU SILENCE »

Cliché Paramount

LA CITÉ DU SILENCE. — Dans ce film, Thomas Meighan nous montre un naïf jeune homme de province qui va à la ville et tombe entre les mains d'habiles malfaiteurs qui, après avoir commis un crime, s'arrangent pour que les circonstances l'accusent. Condamné à la prison perpétuelle, ce jeune homme s'évade quelques années plus tard. Il refait sa vie, devient directeur d'usine et l'amour entre dans son existence. Le jour de son mariage, l'ombre de son passé se dresse devant lui et en une scène des plus remarquables, où Thomas Meighan n'hésite pas, au péril de sa vie, à sauver une ouvrière et à se blesser cruellement pour détruire dans le sang l'épiderme de ses doigts dont le policier a l'empreinte, nous le voyons éloigner de sa vie nouvelle la preuve de son passé douloureux, qui, quelques jours plus tard, est effacé par une réhabilitation méritée.

Grâce à la bienveillance des autorités américaines, Thomas Meighan a pu tourner dans une prison véritable les scènes principales de *La Cité du Silence*. Pour cela, il a dû y passer deux semaines avec sa Compagnie, afin d'y prendre des scènes dans lesquelles les gardiens et même certains prisonniers ont figuré.

Comme on le constatera, la vie de prison n'est plus ce qu'elle fut autrefois. Les hommes sont traités plus humainement et semblent presque heureux, ou, du moins, autant qu'on peut l'être en prison. Ils ne sont plus obligés de raser leurs cheveux, ils sont même autorisés à orner leurs

cellules suivant leur goût. Ils ont des heures de récréation, des jeux et même du cinéma.

En effet, Thomas Meighan fut tellement ému de la vie des prisonniers qu'il demanda au directeur si un appareil de projection cinématographique pourrait être utilisé dans la prison. Le directeur ayant répondu que les prisonniers se conduisant bien pourraient être autorisés à voir des films censurés, Thomas Meighan et Tom Forman, le metteur en scène, commandèrent un appareil dont ils firent don à la prison. Il arriva un peu avant Noël et put ainsi servir à donner un peu de distraction à une douzaine de condamnés.

Pour finir, une anecdote :

Pendant que Thomas Meighan tournait quelques scènes de *La Cité du Silence* à Ossining, près New-York, il se trouva qu'il avait quelques loisirs. Il décida de les employer à faire des promenades dans la campagne. Il cheminait doucement quand, soudain, il fut appréhendé par des fermiers de la région qui lui dirent qu'ils le tenaient enfin et qu'il était inutile qu'il essayât de se sauver... Tout d'abord, Thomas Meighan ne comprit pas ce qui lui arrivait, mais quand il se rappela qu'il portait le costume des prisonniers de Sing-Sing, il comprit qu'on le prenait pour un évadé... Heureusement, le metteur en scène Tom Forman arriva sur les lieux avec toute la Compagnie pour le délivrer.

WILLIAM BARRISCALE.



EMMY LYNN DANS « Mater Dolorosa »

Cliché Pathé

EMMY LYNN

M^{ME} Emmy Lynn est une des plus parfaites artistes que puisse justement revendiquer l'art cinématographique français.

Avant d'être la grande vedette qui créa *Mater Dolorosa*, *La 10^e Symphonie*, *La Faute d'Odette Maréchal* et cet autre et très remarquable film français *Visages voilés... Ames closes!* auquel on a rendu hommage, mais pas autant qu'il l'aurait mérité, et que je l'aurais voulu, Mme Emmy Lynn fit une carrière théâtrale relativement courte et modeste.

Je dis modeste, car elle n'eut pas de créations théâtrales dignes du talent cinématographique que tout le monde lui reconnaît et que j'admire. Maintenant il faut dire qu'au théâtre elle ne joua que des rôles de second plan dans la comédie et même le vaudeville, tandis qu'au cinéma son véritable tempérament dramatique se révéla sans contrainte et s'affirma de films en films.

Si notre industrie cinématographique était entre les mains de gens ayant non seulement des qualités commerciales mais encore de la suite dans les idées, Mme Emmy Lynn

devrait tourner au moins 6 films par an. Depuis *Visages voilés... Ames closes!*



EMMY LYNN DANS « La Dixième Symphonie »

Cliché Pathé

présenté il y a bientôt un an, qu'avons-nous vu d'elle?... Rien !... Que verrons-nous d'elle, prochainement ? Je l'ignore, car j'ai maintenant pour principe de ne plus parler que des films terminés et prêts à être mis sur le marché mondial, car, si souvent j'ai entendu parler de films qui ne se sont jamais réalisés, ou qu'on n'a pas osé faire voir pour une raison ou pour une autre, que j'estime qu'en matière artistique les pronostics ont tout autant de valeur que les tuyaux de champs de courses.

Et si une comparaison peut se faire entre l'art cinématographique et le turf, on peut dire que depuis quelques mois ce sont les toquards qui arrivent au poteau, en tête du peloton, tandis que les meilleurs de nos metteurs en scène ne font rien, découragés qu'ils sont d'être obligés de commencer leur film par la chasse au commanditaire (1).

Mais revenons à Mme Emmy Lynn qui, si je ne fais erreur, débuta au Théâtre des Arts à côté de Réjane, dans l'*Aigrette* de Dario Niccodemi. Ensuite, en de nombreuses comédies, elle fit plusieurs créations intéressantes, et nous la voyons jouer *Kit* plus de 200 fois avec Max Dearly. Dans *Mon Bébé*, qu'elle joua 500 fois consécutives avec un brio incomparable, elle fut une spirituelle comédienne de vaudeville dans le talent de laquelle il nous eut été bien difficile de prévoir celui de l'incomparable comédienne dramatique de *Mater Dolorosa* qui fit couler tant de larmes.

Connaissant et appréciant le véritable penchant et les rares qualités mélodramatiques de sa femme, Mme Emmy Lynn, l'excellent comédien, l'adroit metteur en scène, M. Henry Roussel, la fit débiter au cinéma dans le *Camée* que devait interpréter Mme Vera Sergine.

Ensuite, sous la direction de M. Liabel,

(1) Il existe pourtant, paraît-il, une Banque du Cinéma ?
N. D. L. R.)



Cliché S. D. G. F. A.
EMMY LYNN DANS "Visages voilés... Ames closes!"

elle tourna au studio de l'Eclair *Le Calvaire* où elle interprétait un rôle vu à trois époques différentes.

Vous n'ignorez pas qu'au cinéma on commence fort bien une œuvre par la fin, comme, pour de multiples raisons de travail, on tourne tous les intérieurs puis tous les extérieurs sans se soucier en quoi que ce soit, de la marche chronologique de l'action dramatique. Or, on tourna le *Calvaire* en commençant par la fin, et lorsqu'on finit par le commencement, Mme Emmy Lynn qui avait déjà joué son rôle sous l'aspect d'une mère, puis d'une jeune épouse, devait maintenant incarner le même personnage sous un aspect des plus juvéniles. A l'ahurissement du metteur en scène et des artistes, Mme Emmy Lynn vint, habillée selon les modes que logiquement devait porter l'adolescente qu'elle incarnait.

La stupéfaction fit place à la réflexion et, tout le premier, son metteur en scène la félicita d'avoir pensé à ce détail qui était des plus importants, chacun y mettant du sien, on parvint, en trichant légèrement, à représenter l'époque de la première partie du *Calvaire*, avec des costumes se rapprochant d'aussi près que possible des modes de ce temps-là. Ensuite, nous l'applaudîmes dans *Celles qui restent* et dans *Le Bonheur qui revient*, excellents scénarios que l'on a peut-être injustement oubliés un peu trop tôt.

Car on ne saurait trop le dire, tel l'insatiable Minotaure de la fable, l'Écran est un terrible consommateur de films.

Une œuvre cinématographique paraît. Affichée le vendredi de sa première semaine, elle quitte l'écran le jeudi suivant pour aller, Dieu sait où !... Je sais de très beaux films, *Mater Dolorosa* par exemple, qu'il nous serait impossible de voir demain si tel était notre désir.

Et c'est de ce gaspillage effréné de talents

et d'œuvres réellement belles qu'est véritablement malade l'industrie cinématographique française.

A qui la faute ? aux éditeurs et aux loueurs qui n'ont aucune notion de ce qui peut ou ne peut pas plaire au public.

Produire, produire!... n'importe quoi, n'importe comment semble être le programme de certains, alors que nous ne devrions nous attacher qu'à la réalisation d'œuvres aussi parfaites que possible et susceptibles de tenir l'affiche aussi longtemps que le public voudrait bien le permettre.

S'il était une justice pour l'art cinématographique, *La Faute d'Odette Maréchal*, et *Visages voilés... Ames closes* devraient être encore à l'affiche d'une de nos salles des grands boulevards, car ce sont deux très beaux films français qu'on ne saurait trop admirer et par leurs sujets puissants et d'une profonde moralité, et par leurs interprétations, et par le grand talent d'Henry Roussel qui les créa de toutes pièces, les mit en scène avec un art consommé où l'homme de théâtre s'efface devant le peintre, et de Mme Emmy Lynn qui s'y révéla plus puissante comédienne dramatique que dans d'autres œuvres de valeur qu'elle avait précédemment tournées, mais où, par un manque de naturel parfois et par un hiératisme exagéré, on sentait trop qu'elle était plus l'interprète d'un auteur que d'une idée.

Il est certain qu'on ne peut faire grief à un artiste de suivre mot à mot, pas à pas, les intentions de l'auteur, mais il est des fois où le metteur en scène doit laisser s'effacer sa personnalité devant l'idée qu'il veut développer.

Dernièrement, j'entendais un metteur en scène, un de ceux qui jadis ont donné

le plus d'espérance, dire et prétendre que l'artiste cinématographique n'existait pas, et que le metteur en scène était tout. Qu'à lui seul incombait la lourde responsabilité de pétrir, comme de la glaise, plus ou moins bien, plus ou moins mal, les interprètes qu'il avait choisis et dont il avait la volonté ou tout au moins le désir d'annihiler les qualités et la personnalité.

Avec de semblables théories, le moindre figurant ferait bien son affaire pourvu qu'il soit photogénique et, c'est bien le cas de lui demander ce que deviendrait le cinquième Art, l'Art du Geste où brillent tant d'artistes français, américains, italiens, suédois, etc., dont les talents reconnus ne sont pas le résultat de conceptions photographiques plus ou moins heureuses, mais d'une étude profonde et vécue des rôles qu'ils incarnent.

Après *Mater Dolorosa*, Mme Emmy Lynn tourna la *Dixième Symphonie*, d'Abel Gance, gros mélodrame aux psychologiques prétentions.

Elle y fut parfaite et, par son grand talent, et aussi par celui d'artistes tels que J. Toulout et le

regretté Séverin-Mars, elle concourut au succès de cette œuvre honorable dont la photographie était de tout premier ordre, et où M. Abel Gance nous prouvait qu'il avait bien étudié D. W. Griffith et ses procédés de leitmotiv visuel.

Quand verrons-nous un nouveau film interprété par Mme Emmy Lynn ?

Il est vraiment attristant de voir de telles artistes produire aussi peu à l'heure où, sur le marché cinématographique mondial, le film français reprend tout son prestige.

V. GUILLAUME DANVERS



EMMY LYNN DANS "Mater Dolorosa"

LE FILMAGE

(Suite)

N'oublions pas qu'un principe domine toutes ces méthodes et toutes celles qui pourront se créer, c'est que pour chaque idée, il faut un tableau et, par contre-partie, il s'ensuit qu'il ne faut pas de tableau sans idée. Ne confondons pas l'expression, que j'emploie à dessein, « tableau », avec le mot « scène ». Une scène est le développement, dans l'action générale, d'une partie de l'action qui forme, si l'on veut, un drame dans un drame. Un tableau est une vue prise par l'appareil sous le même angle. Prenons un exemple simple : une femme entre dans sa chambre, le soir, elle allume la lumière, et, en enlevant ses bijoux, aperçoit dans la glace un cambrioleur, elle appelle au secours, on arrive; le cambrioleur s'enfuit. Ceci est une scène qui a un commencement, un moment capital et une fin; elle se raccorde, bien entendu, à l'action passée et postérieure et comporte même des intercalations de décors différents. S'imagine-t-on qu'il soit possible de nous la faire goûter sans changer l'appareil de place; croit-on pouvoir, dans un décor de sept ou huit mètres, nous montrer la frayeur de cette femme, la convoitise du voleur? Prenez ce simple détail : si cette femme voit l'homme dans la glace, nous ne comprendrons que si notre vision aussi est réduite à cette glace et non pas en voyant l'ensemble; comprendrons-nous qu'on vient à son secours si nous n'intercalons pas une ou deux visions de domestiques ou de passants entendant ses appels, accourant, frappant à la porte? Voici donc une scène de quarante ou cinquante mètres qui sera coupée en vingt tableaux.

Pour employer l'expression dont se servent les contempteurs du découpage, n'en sera-t-elle pas moins « filée »? Quel avantage d'unité ou d'émotion tirerait-elle à être donnée sous le même angle, sinon de nous faire regretter la parole, les titres explicatifs ou tout autre moyen de compréhension? Le découpage, au cinéma, est aussi indispensable que le dialogue au théâtre ou la ponctuation dans l'écriture. Evidemment, la longueur des tableaux n'a pas à être codifiée non plus que celle des scènes. Il y a là une question d'équilibre et aussi de personnalité qui n'a pas à être disquée ici de plus près.

Ce que les Américains font et qui consiste à projeter sous nos yeux, par des découpures égales, trois ou quatre actions simultanées, est un procédé très intéressant, pas toujours indispensable et parfois malheureux. Les effets de lumière, les cours d'assises, les objets symboliques, les oiseaux et les enfants brusquement mêlés à l'action, tout cela n'est que procédé surtout pour ceux qui répètent. Procédés utiles à savoir, bons à comprendre, mais qui doivent être rangés soigneusement parmi les trucs, employés avec discrétion comme tout ce qui est truc. Nous nous las-

sons des fondus, des apparitions, des surimpressions, des ouvertures ou fermetures à l'œil-de-chat, des couchers de soleil pris à contre-jour sur la mer, du soleil dans des cheveux blonds, des jeunes filles parmi les fleurs et des pièces d'eau, lorsque tout cela est inutile à l'action.

Nous nous laisserons aussi bientôt des autos lancées à toute vitesse au milieu d'un brasier, du premier plan d'une pomme d'escalier impassible au milieu d'une altercation et de l'interminable conversation de deux décapités articulant alternativement des discours pour s'écouter. Pourquoi multiplier les citations? Revoyez les films de ces derniers mois. Vous y reverrez les mêmes effets qui, une fois, plurent et que l'on ne craint pas de répéter indéfiniment, serait-ce à contre-sens ou sans aucun sens. Celui qui, pour agrémente et souligner son action, trouva un de ces moyens, eut tort ou raison. En tout cas, il chercha et fit un effort méritoire quel qu'en ait été le succès. Celui qui l'imita sans raison est un impuissant ou un plagiaire. L'impuissance n'est pas un crime, mais on ne saurait nous contraindre à l'admirer indéfiniment. Chaque innovation ouvre une voie. L'honneur de ceux qui trouvent est d'indiquer un nouveau champ d'activité à l'invention des autres. C'est une activité stérile que celle qui se contente de reproduire plus ou moins heureusement au lieu de perfectionner et de découvrir, grâce aux indications d'un confrère, un nouveau moyen d'agir sur le public.

Tous les auteurs doivent collaborer à la découverte complète des formules du cinéma. Copier n'est pas collaborer. Réunir, fortifier, modifier les éléments devinés par un autre, c'est continuer son œuvre. Le domaine à défricher est assez vaste pour qu'on s'associe ou qu'on s'entraide dans ce but. Il est navrant de voir un homme qui, parce qu'un de ses films a réussi, se répète sans cesse et chasse vainement le même succès qu'il croit mathématiquement dû à la réunion de quelques éléments une fois heureusement rassemblés.

Toutes ces routines viennent d'un succès dont on n'a pas avec assez de discernement compris les raisons. Le succès ne signifie pas grand-chose. Il a de multiples causes parfois impondérables et qui n'ont pas toujours un rapport absolu avec la qualité artistique des films ni avec le talent réel de leurs auteurs. Faute de savoir les démêler on s'applique souvent à reproduire justement des procédés malheureux dont rien ne justifie la fréquence.

Le cinéma est tellement neuf qu'il offre à chaque instant des moyens d'expression inédits, des rapprochements surprenants, des raccourcis saisissants. En abuser les discrédite et leur fait perdre tout attrait.

(A suivre) H. DIAMANT-BERGER.

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Roman-Cinéma d'Aventures Policières en 8 Épisodes

PAR ANDRÉ BENCEY. — FILM ET CLICHÉS PATHÉ



La somme considérable, d'abord gagnée, diminue, fondit et s'évanouit...

SEPTIEME EPISODE

UNE LUEUR DANS LES TÉNÉBRES

En quittant le chef de la Sûreté et son Jodru, qu'il laissait un peu déconfits par ses déclarations inattendues touchant le meurtrier d'André Muzillac, Baluchet, mis de méchante humeur par l'arrestation brusquée du filleul de Renaud de Tramont, résolu de mener son enquête personnelle si rondement, que la découverte du vrai coupable vint confondre les accusateurs de Jacques Leroy avant qu'ils eussent eu le temps de souffler.

Tout en maugréant contre les policiers bornés qui acceptent *a priori* des apparences de preuves et s'en servent sans discernement, au risque de flétrir à tout jamais un homme, le détective se rendit à l'atelier du boulevard de Clichy. Non qu'il espérât y trouver le

peintre : celui-ci l'avait, par téléphone, avisé le matin de son départ pour Montigny; mais Baluchet pensait, à juste titre, qu'on allait sans tarder « cuisiner » l'entourage direct de Jacques. Il importait de mettre Firmin en garde contre toute intrusion policière chez son maître.

Après avoir chapitré le domestique et s'être assuré, d'autre part, que rien, dans l'habillement de Tramont, lors de son court passage à Bordeaux, ne correspondait aux révélations faites par lui, Baluchet, à M. Portal, sur la tenue du criminel, il rentra à son agence afin de préparer son plan de campagne.

Pour débiter, il décida de s'instruire sur

les faits et gestes des compagnons de route de l'infortuné banquier. Aussi bien avait-il déjà quelque méfiance à l'endroit de Nadeau; et les allures de viveur du comte de Laulnay n'étaient point pour capter sa sympathie.

Sachant l'adresse du premier, le faire suivre et connaître minutieusement l'emploi de son temps était, pour Baluchet, simple jeu d'enfant. C'est ainsi qu'il apprît que rendez-vous était pris entre les deux compères, au domicile de Nadeau, 64, rue Ballu, pour le soir même, vers cinq heures.

Voilà pourquoi, vers cette heure-là, à la porte d'entrée de la maison habitée par le « chien de garde », un homme sans âge bien certain, dont la figure chafouine disparaissait en partie sous le poil d'une barbe sale, s'occupait à réparer divers objets de porcelaine : soupières, vases ou plats, confiés à ses bons soins par des ménagères du quartier; cependant qu'un marchand ambulancier, dont l'œil droit, malade sans doute, était voilé d'un bandeau noir, profitait du calme bourgeois de cette rue pour faire valoir son organe sonore: « Marrrr...chand... d'habits! » rugissait-il, la main arrondie en porte-voix.

La trompe d'une auto de place qui se rangeait le long du trottoir, vint un instant couvrir le cri du marchand. Le chauffeur, gaillard à la face enluminée et porteur d'une épaisse moustache poivre et sel, jeta un coup d'œil rapide autour de lui. Pour n'être pas dérangé par la clientèle possible, il gagna de noir le drapeau de son compteur et, sautant de son siège, s'approcha du réparateur de porcelaines.

— Alors, Cauchard? murmura-t-il, les oiseaux sont là?

— Tous les deux, M'sieu Baluchet! répondit l'interpellé, battant des paupières et indiquant du doigt les étages supérieurs de l'immeuble modeste devant lequel il exerçait son industrie.

Baluchet conducteur d'auto?... Oui, c'était bien notre ami, qui avait trouvé ce moyen ingénieux de se travestir, espérant ainsi parvenir à connaître l'adresse du comte de Laulnay, jusqu'alors demeurée pour lui, mystérieuse.

— Cauchard, poursuivit le détective à mi-voix, tu mérites tous mes compliments...

Baluchet avait, en effet, tout lieu d'être satisfait de l'ancien chiffonnier. Celui-ci, mené à grande allure, par Berney, au kilomètre 285 de la route Paris-Bordeaux, n'avait pas tardé, en remontant la voie ferrée en deçà de la station des Ormes, à découvrir, ainsi que l'avait prévu le « patron », un mouchoir maculé de sang qu'il avait triomphalement rapporté à l'agence. Pour remercier ses deux employés de leur zèle, le détective n'avait rien trouvé de mieux que de leur confier un rôle dans ses recherches actuelles. Travailler en la compagnie de Baluchet était un honneur dont chacun était jaloux cité Trévis.

Tout en lissant, d'une main distraite, sa moustache postiche, Baluchet, rêveur, se promenait devant son taxi, quand le marchand d'habits se glissant derrière lui :

— La consigne n'a pas varié, patron?... demanda-t-il.

— Non, Berney!... Toujours la même : pénétrer chez le Nadeau et tâcher d'y entrevoir l'état de sa garde-robe...

— All right! répondit Berney, reprenant sa ballade et lançant à pleins poumons son éclatant : « Chand d'habits! »

Il s'éloigna, soulevant légèrement son bandeau noir, afin de mieux sonder le secret des fenêtres où il aurait souhaité voir apparaître Nadeau lui faisant signe de monter. Mais rien ne bougeait...

*
**

Durant ces pourparlers, ignorant la surveillance dont il était l'objet, le « chien de garde » de feu Muzillac était en grande conférence avec le comte de Laulnay. Assis au guéridon qui lui servait à la fois de table à manger et de bureau, Nadeau réglait ses comptes avec le fondé de pouvoir de la banque du Parana. Devant lui, des liasses de billets bleus, sorties de la serviette de cuir du défunt, attendaient qu'on statuât sur leur sort.

— Tout bien considéré, la mort de Muzillac est un désastre pour nous! dit Marcel de Laulnay, en conclusion à la conversation entamée. Seul, mon mariage avec sa belle-fille pourra nous remettre à flot...

— Ton mariage?... laisse-moi rire! fit Nadeau haussant les épaules. Ne t'occupe donc pas de Suzanne... tu sais parfaitement qu'elle n'est pas pour toi, et que la situation trouble que tu as involontairement créée ne tardera point à s'éclaircir!... Et puis... nous avons mieux à faire en ce moment.

Un silence plana, pendant lequel le comte, le regard lourd de soucis, parcourut à pas lents, aller et retour, les deux petites pièces qui composaient tout l'appartement de Nadeau. Celui-ci, son sourire mauvais au coin des lèvres, avait fait, posément, trois tas des billets de banque étalés sur la table. Baissant le ton, il reprit :

— Ecoute!... J'ai là les 475.000 francs de l'agence de Bordeaux... Qui sait le compte, puisque Muzillac n'est plus là?... L'autre?... Jacques Leroy?... Il est à l'ombre! On remettra 75.000 francs à la veuve... Part à deux pour le reste. La différence passera sur le dos du directeur en fuite. Ça va-t-il ainsi?

Laulnay, un moment incécis, hochait la tête avec une moue dédaigneuse. Allait-il refuser cet argent qui lui entrait dans la poche sans risques? Nadeau le regarda surpris, déjà bien résolu à s'attribuer, au cas de non acceptation, la totalité de la somme. Mais le comte se ressaisit; il ramassa sa part qu'il

enveloppa dans un bout de journal, sans toutefois pouvoir retenir ses plaintes :

— Deux cent mille francs!... grogna-t-il. C'est maigre... Enfin!... Ah! si tu voulais m'aider? On pourrait les faire fructifier...

— Quoi? répliqua l'autre, tout en faisant, lui aussi, un paquet des billets qu'il s'allouait... Tu veux refaire, au cercle, notre coup de Saint-Sébastien?... Mon vieux, c'est peu prudent pour l'instant! Je sais bien qu'il y a gros à gagner... Mais notre truc peut être éventé, et alors...

— Pourquoi y aurait-il plus à craindre ici que là-bas?... Rappelle-toi comme tout s'est passé gentiment la première fois...

— Après tout... risquons l'affaire, dit Nadeau soudain décidé, mais risquons-la sans retard... On part demain, n'est-ce pas?...

— On part demain! répéta Laulnay sans conviction. Mais rendez-vous ce soir au cercle?

— Entendu!

Les deux complices se serrèrent la main; et Nadeau accompagna son visiteur jusque sur le palier...

Dans la rue, au moment où le comte allait sortir de la maison, le réparateur de porcelaines frappa deux coups de son marteau sur le trottoir. C'était le signal convenu avec Baluchet. Aussitôt, ce dernier, dégageant le drapeau blanc de sa coiffe, se précipita sur la manivelle de son taxi et feignit de rater deux ou trois fois l'allumage.

Sur le pas de la porte, Laulnay le regardait, n'osant arrêter ce chauffeur dont le moteur rebelle le menaçait d'une panne. Pourtant, il se résigna :

— Vous êtes libre? demanda-t-il au wattman.

Celui-ci toisa le client, parut satisfait de l'examen et fit un signe affirmatif. Tandis que le comte approchait, il grommela :

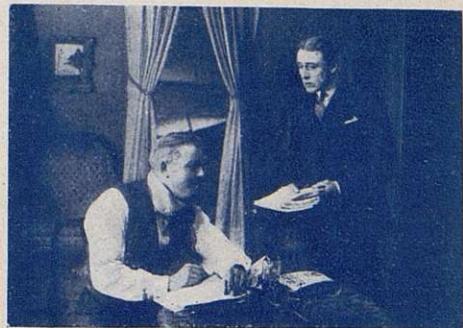
— Cette sacrée magnéto fait des siennes... mais vous pouvez monter sans crainte. Une fois en marche, elle vous mènera sans accroc à l'autre bout de Paris...

Marcel de Laulnay esquissa un sourire, s'installa sur les coussins et jeta une adresse, avenue d'Antin; Baluchet cligna de l'œil à Berney et à Cauchard, grimpa sur son siège et mit en route son véhicule, dans un démarrage doux et silencieux que n'aurait pas laissé prévoir la magnéto tout à l'heure si récalcitrante.

A l'adresse indiquée, devant une maison de belle apparence, Baluchet arrêta sa machine, reçut, sans broncher, son dû que Laulnay acquitta sans exagérer le pourboire, et regarda son « client » s'engager sous le porche et répondre par un bref coup de chapeau au salut du concierge.

Dès qu'il eut disparu, le « chauffeur », à son tour, s'approcha du gardien de la porte :

— M. de Laulnay, qui vient d'entrer, ha-



— Tu veux refaire le coup de St-Sébastien?

bite bien ici, n'est-ce pas? demanda-t-il du ton le plus courtois.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire? fit le cerbère d'un air rogue.

— Ça me ferait plaisir pour lui, répliqua imperturbablement le détective, vu l'aspect confortable des locaux. Mais ce qui me ferait plus plaisir encore... pour moi! ce serait de vous entendre répondre poliment à mes questions... ajouta-t-il, en sortant à demi de la poche sa carte de la préfecture.

Le concierge rougit, toussa pour se donner une contenance, puis, s'excusant de sa discrétion première, il s'affirma disposé à donner tous les renseignements désirés.

— Effectivement, dit-il, M. de Laulnay habite ici... mais pas comme vous pourriez croire, dans un appartement; il a loué une chambre de bonne, au sixième...

— Ah! bah! fit Baluchet. Quelles sont donc ses ressources? Il est riche, m'a-t-on affirmé?

— Riche, M. de Laulnay?... Hum! ceux qui vous ont raconté cela ne connaissent pas sa vie... C'est un besogneux... pour cette raison que, dès qu'il a quatre sous, il les joue... Il passe toutes ses nuits à taquiner la dame de pique et, bien souvent, je me suis demandé



— Mon cigare allumé que j'ai fourré dans ma poche...

comment les appointements qu'on lui alloue dans la banque où il est employé à je ne sais quoi, pouvaient suffire à combler les différences qu'il doit faire à la table de jeu.

— Quel cercle fréquente-t-il, le savez-vous?

— Oui, un tripot, là-haut, du côté de Montmartre... rue Duperré.

Maintenant, le concierge parlait, parlait d'abondance, entrait dans des détails, déchargeait son cœur de tout un arriéré de gratifications promises et jamais reçues. Et, quand il laissa aller le détective, celui-ci était au courant de toutes les habitudes et des mœurs de ce comte, sur la noblesse duquel mille doutes surgissaient dans son cerveau.

*
**

Cependant, resté seul en son logement de la rue Ballu, Nadeau achevait le rangement des billets soustraits à la succursale bordelaise de la Banque du Paraná. Les soixante-quinze mille francs, réservés à la veuve d'André Muzillac, avaient réintégré la serviette de cuir du défunt. Le « chien de garde » en bras de chemise, procéda ensuite, devant le miroir trouble d'une armoire à glace bon marché, aux soins de sa toilette. Ayant passé un peu d'eau de Cologne sur ses joues rasées de frais, il palpa sa gorge, promena, en grimaçant un peu, ses doigts sur les muscles douloureux de son cou, et l'effort qu'il fit prouvait assez la souffrance qu'il avait à avaler sa salive. Sa chemise, légèrement entr'ouverte au col, laissa apparaître des ecchymoses et une longue égratignure à vif. Il y colla une bandelette de taffetas d'Angleterre. Puis, il acheva de s'apprêter.

A ce moment, le cri persistant d'un négociant ambulancier monta de la rue tranquille. « Marr...chand... d'habits! » Ce cri fit réfléchir Nadeau. Il songea à son veston qui était là, sur le dossier d'une chaise, depuis le voyage de Bordeaux. Un trou à la poche gauche le rendait peu mettable. Le faire stopper?... Le vêtement en main, il hésita... mais un nouvel appel du marchand le décida; par la fenêtre, il fit signe à celui-ci de monter.

Durant que l'homme faisait l'ascension de ses deux étages, Nadeau, pour masquer son désir de se défaire du veston troué, atteignit, dans un débarras obscur, des chaussures éculées et un chapeau démodé qu'il adjoignit au lot. L'acheteur, introduit, considéra cette friperie d'un air dégoûté. Pourtant, il y avait le veston... ah! le veston l'intéressait; il en palpa le drap et la doublure, encore solides, bien qu'usagés...

— Quel dommage, fit-il, que ce trou à la poche lui enlève toute valeur...

— C'est justement à cause du trou que je vends ce vêtement! dit Nadeau avec flegme... Je suis étourdi en diable, et mon cigare allumé

que j'ai fourré dans ma poche, est la cause du dégât... Mais, ce n'est rien, on peut le réparer...

— Combien tout cela? demanda le marchand. Et, comme Nadeau se taisait, perplexe sur la valeur des divers objets: Ça vaut dix francs... pas un sou de plus! reprit-il.

Pour ne point paraître impatient d'acheter, il fit le geste classique de se diriger vers la porte.

— Allez! s'écria Nadeau. Enlevez!

Berney paya, réclama du papier pour envelopper son emplette, et le vendeur, afin d'être débarrassé plus vite, poussa la complaisance jusqu'à ficeler lui-même le paquet.

— Ah! fit Berney admiratif. Vous avez le chic, vous, pour attacher les choses!... Avec un nœud pareil, pas de danger que ça se défasse!...

Il salua de la main au rebord du chapeau, et disparut dans l'escalier...

Nadeau avait résolu d'aller faire visite à Mme Muzillac et de lui remettre, par la même occasion, la somme qu'il détenait.

L'hôtel de l'avenue Mozart, d'ordinaire si gai, si vivant, si riant d'aspect, était à présent d'une tristesse lugubre, avec ses volets clos et son silence de mort.

Suzanne qui, naguère, emplissait la maison de son rire et de ses chants, torturée maintenant par la double fatalité qui s'était abattue sur elle, pleurait dans sa chambre, et ses chagrins personnels et la peine de Jacques, expiant en prison un crime qu'il ne pouvait avoir commis.

Mme Muzillac, abimée dans sa douleur muette, tamponnait pour la centième fois ses yeux rougis où les larmes ne montaient plus tant ils avaient pleuré, quand sa femme de chambre vint l'avertir que « M. Nadeau désirait présenter ses condoléances à Madame ».

Heureuse de voir cet homme, qu'elle tenait pour un ami sincère de son époux regretté, la veuve descendit au bureau du rez-de-chaussée où l'attendait le visiteur.

Vêtu et ganté de noir, le cou protégé par un cache-col blanc, Nadeau avait pris une mine de circonstance. Il s'inclina très bas et baisa, d'un air pénétré, la main de la pauvre femme, qu'il garda un instant dans la sienne:

— Ah! madame, dit-il enfin, d'une voix mouillée. Quelle perte!... Il était si bon!

Et comme Mme Muzillac se voilait la face, pour dissimuler un sanglot, il reprit:

— Il m'appelait son « chien de garde », ce pauvre André, et je méritais bien ce nom... Chien de garde!... Oui! Je serai le vôtre, si vous me le permettez, Madame... De nos jours, tant de malhonnêtes gens guettent une femme sans défense!

Et, du pouce, il écrasa dans le coin de son œil une larme supposée. Mme Muzillac, émue de cette démonstration de douleur si vraie, de cette protection si simplement offerte, dit

toute sa reconnaissance à l'ami fidèle qui lui apportait ce réconfort. Nadeau, cependant, tira de leur cachette les billets de mille francs dont il était porteur:

— Je vous rapporte, dit-il, dans la serviette de notre pauvre André, soixante-quinze mille francs. C'est le reliquat de la caisse de l'agence de Bordeaux, dont le directeur s'est enfui en Espagne... Croyez que je suis navré d'avoir si peu de chose à vous remettre...

— Je vous remercie, monsieur Nadeau! interrompit la veuve. Je comprends votre gêne à me remettre une somme si minime... mais, hélas! tout le monde n'a pas votre probité, et je devine que ce directeur indélicat s'est largement servi avant de quitter la France!... Vous avez toute ma confiance, et je compte sur vous pour liquider la succession de mon mari... sur vous seul, qui étiez son meilleur ami...

— Je suis, Madame, à votre entière disposition... Soyez certaine que mon dévouement sera sans bornes...

Redoutant de se montrer importun s'il prolongeait trop cet entretien pénible, Nadeau — intérieurement persuadé qu'il aurait toujours le temps de mettre la frontière entre la succession Muzillac et lui, — prit congé de la veuve éplorée, après l'avoir, une dernière fois, assurée de son indéfectible attachement.

*
**

Le soir de ce même jour, vers les neuf heures, le comte de Laulnay, tiré à quatre épingles, sanglé, pompadé, monocle à l'œil, se rendait, ainsi qu'il le faisait presque quotidiennement, à son cercle, rue Duperré, petit hôtel de deux étages, à l'aspect discret et coqu.

A peine s'était-il engagé dans le couloir de la maison, qu'un homme, qui devait s'être attaché aux pas du fondé de pouvoir de la banque Muzillac, pour le suivre de si près, s'avança à son tour vers le seuil. A la lueur fugitive du briquet dont il alluma sa cigarette, apparurent trois secondes la face glabre et l'œil simiesque de Baluchet. Le détective inspecta les alentours, puis, rassuré, se glissa dans le tripot.

Franchie l'antichambre, la première pièce servait de vestiaire aux habitués et ouvrait directement sur la salle de jeu. Mais, Baluchet n'alla pas loin! Un huissier à chaîne, solide et musclé, vint, l'œil méfiant, à cet inconnu qui cherchait à pénétrer dans le sanctuaire:

— Entrée interdite à toute personne étrangère au cercle! dit-il sèchement.

Baluchet ne se démonta point. Il entraîna l'huissier à l'écart et entama avec lui un long colloque. Sans doute exposa-t-il ses titres et aussi le motif de sa présence en ces lieux?... L'employé, soupçonneux d'abord, finit par s'humaniser et à se laisser aller aux confidences: « Le comte de Laulnay venait ici presque tous les soirs. Il jouait généralement petit jeu... la « matérielle », quoi! »



Jacques expiait en prison un crime qu'il ne pouvait avoir commis.

— Connaissez-vous aussi un nommé Georges Nadeau? s'informa Baluchet.

— Nadeau, son ami?... parfaitement... Il vient plus rarement, lui. Ainsi, ce soir, il n'est pas là... Il est vrai qu'il n'y a pas encore de temps de perdu...

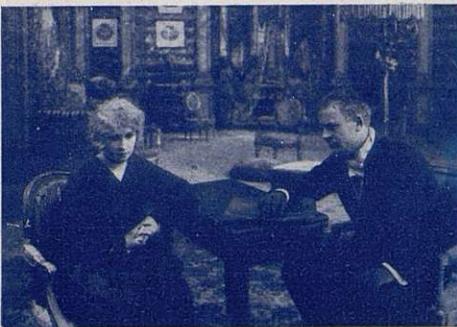
Mais le détective prétendait ne pas s'en tenir à ces renseignements de seconde main; il voulait voir, de ses yeux voir, et savoir de quelle façon se comportait, au jeu, le beau Marcel de Laulnay. Pour cela, il dit quelques mots à l'oreille de l'huissier, qui se cabra pour commencer. Pourtant, la vue d'un billet bleu et les arguments de Baluchet finirent par le convaincre:

— Après tout! fit-il, ce n'est pas impossible. Allons! Suivez-moi...

Il introduisit le détective dans le réduit où les employés du tripot accrochaient leurs vêtements.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le cercle comptait un garçon de salle de plus, habit noir et perruque blonde, favoris soigneusement peignés, qui évoluait gravement autour des tables de jeu.

Baluchet, ainsi travesti, était presque joli garçon: le blond lui allait, décidément. D'un



— Il m'appelait son « chien de garde », et je méritais bien ce nom...

coup, son regard exercé embrassa toute la scène; ainsi le filet du pêcheur ramasse tout le poisson à la ronde.

Le comte, à une table d'écarté, jouait gros jeu, tenant par avance toutes les sommes que les parieurs plaçaient sur la chance de son adversaire. Et ces parieurs se faisaient de plus en plus nombreux. Ceux qui avaient déjà perdu voulaient se rattraper. Ceux qui entraient dans la danse entendaient bénéficier d'un arrêt prochain de la veine insolente du comte : les bonnes passes, on le sait, ne durent jamais qu'un temps.

Parmi les plus obstinés à miser contre Laulnay, Baluchet reconnut Nadeau, entré tandis que le détective procédait à sa transformation. L'ex-garde du corps de Muzillac ne risquait, il est vrai, que de petites sommes qu'il perdait. Mais ces paris minimes l'autorisaient à se tenir derrière l'adversaire du comte, et à suivre son jeu, de sorte que, par ses gestes et ses attitudes, par la position de ses mains et de ses doigts, par tout un code de signaux parfaitement combinés, Nadeau renseignait le comte qui, connaissant les cartes d'en face, jouait à coup sûr.

De ce manège, rien n'avait échappé à Baluchet qui, par surcroît, avait cru remarquer, dans la façon dont Laulnay distribuait les cartes, quand il avait la « donne », certains mouvements suspects.

L'entreprise des deux compères, d'ailleurs, marchait à merveille. Le fondé de pouvoir encaissait chaque partie. Devant lui, les billets de banque s'entassaient, sous les yeux effarés des autres joueurs.

Baluchet s'approcha discrètement du commissaire des jeux et lui dit quelques mots à voix basse; celui-ci, le coup terminé, ordonna simplement :

— Changez les cartes, elles manquent de fraîcheur.

Soubresaut du comte, aussitôt réprimé; grimace à peine apparente de Nadeau; sourire de satisfaction des partenaires qui, superstitieux comme tous les joueurs, espéraient que les cartes neuves allaient leur ramener la chance. Superstition ou autre chose, toujours est-il que la veine tourna brusquement. Nadeau, se sentant surveillé, arrêta sa télégraphie optique, Laulnay, devenu soudain prudent et gêné dans ses manipulations, cessa de corriger le sort. Et le sort prit une revanche éclatante. Peu à peu la somme considérable, d'abord gagnée, diminua, fondit, s'évanouit pour, enfin, laisser place nette en face du comte décavé...

Mais laissons Baluchet poursuivre sa tâche et revenons à Tramont, qui, assez désespéré, rentrait de Montigny-sur-Loing. Non point qu'il doutât de l'innocence de Jacques, mais le désespoir des Leroy, de la bonne Clémence surtout, l'avait douloureusement impressionné. Toute la journée s'était passée à remonter le moral des parents adoptifs de son filleul. Main-

tenant, loin de ses amis, il se sentait tout près de laisser libre cours à la grosse peine qui lui gonflait le cœur.

C'est pourquoi le lendemain matin, après une nuit pleine de cauchemars, il courait aux nouvelles, cité Trévis. Baluchet était déjà au travail :

— Bonne idée d'être venu, cher monsieur de Tramont! dit gaiement le détective. Je me préparais à vous aller voir... J'ai d'excellentes choses à vous communiquer!

Rapidement, l'artiste fut mis au courant de toutes les découvertes faites :

— Vous comprenez, conclut Baluchet, que mes soupçons sur ce gaucher de Nadeau — qui, d'ailleurs, possède sa fiche au service anthropométrique — étaient trop éveillés pour que je ne sonde pas le terrain de son côté... Pour Laulnay, c'est une autre affaire!... En tout cas, je le tiens en respect, lui aussi... Seulement, pas une minute à perdre. Les oiseaux pourraient s'envoler, malgré la surveillance qu'exercent mes hommes sur leur cage... Veuillez donc, je vous prie, m'accompagner chez Mme Muzillac, et me présenter à elle, sous ma véritable personnalité...

Et Baluchet, coiffant son éternel feutre mou, entraîna Tramont vers Passy...

Peu après, ils étaient installés dans le bureau de l'avenue Mozart, où la veuve du banquier, les traits ravagés par les larmes, leur contait sa journée de la veille.

— Nadeau est venu me voir vers cinq heures, dit-elle... Ce brave garçon m'a remis l'argent — soixante-quinze mille francs — trouvés dans les caisses de la succursale de Bordeaux... Il m'a renouvelé l'expression de son dévouement...

— A sa cause ou à la vôtre? demanda Baluchet, ironique. Et, comme la surprise se lisait sur le visage de Mme Muzillac, il poursuivit : « Madame, connaissez-vous l'état de fortune du comte de Laulnay? ».

— Je sais qu'il a de petites rentes...

— C'est lui qui vous l'a dit? fit le détective.

— C'est aussi M. Nadeau, depuis de longues années son ami, répondit naïvement la veuve; M. Nadeau, qui l'avait chaudement recommandé à mon mari... En dehors de ses rentes, M. de Laulnay a surtout, pour vivre, les émoluments que lui versait M. Muzillac...

— Et M. Nadeau, Madame, que savez-vous de ses ressources?

— Elles sont plus modestes encore, puisque M. Nadeau n'avait que ses appointements à la banque... Mon mari m'avoua que cet employé n'avait guère d'autre fonction, dans la maison, que celle d'être le plus dévoué des gardes du corps.

— Un chien de garde... fit Baluchet souriant.

— C'est cela même!... M. Nadeau a subi autrefois, paraît-il, de graves revers de fortune...

— En somme, reprit le détective, ces deux hommes étaient presque réduits, pour subsister, à attendre leur salaire mensuel! Comment, alors, expliquerez-vous qu'ils aient pu, cette nuit, faire au jeu une différence de deux cent mille francs?

— Deux cent mille francs? s'exclama Mme Muzillac... C'est à n'y rien comprendre!...

Des coups discrets frappés à la porte, et un domestique parut, portant, sur un plateau, le courrier du matin : une lettre et un petit paquet recommandé. Mme Muzillac signa le carnet du facteur et décacheta la lettre, en s'excusant auprès de ses visiteurs. La missive était du patron de l'hôtel de Narbonne, à Bordeaux, lequel écrivait à Muzillac :

« Monsieur,

« Nous avons trouvé, après votre départ, un carnet et divers papiers vous appartenant, oubliés par vous dans votre chambre; nous vous les renvoyons par ce même courrier.

« Recevez nos salutations empressées. — Cabirol et Cie. »

Le paquet contenait un petit agenda de poche et quelques lettres.

— Voudriez-vous, Madame, m'autoriser à feuilleter cet agenda? dit Baluchet.

— Faites donc, je vous prie! répondit Mme Muzillac, après avoir interrogé de l'œil Tramont, qui acquiesça d'un signe.

En première page, la main du banquier avait tracé :

« En cas de mort ou d'accident : prière de prévenir aussitôt Mme Muzillac, avenue Mozart (Paris). »

Le détective courut à la date du départ pour Bordeaux. On y voyait :

« Acheté aujourd'hui un revolver chez Mahé, rue du Quatre-Septembre... ci : 85 francs. »

Baluchet nota l'adresse de l'armurier et poursuivit son examen. Soudain, il poussa un cri. Renaud de Tramont et Mme Muzillac se rapprochèrent. Le détective lut, à mi-voix :

« Remis à Nadeau mon revolver et le reliquat de la caisse de la succursale de Bordeaux. ci : 475.000 francs. »

— Eh! bien, s'écria Baluchet triomphant, voilà, je crois, une preuve flagrante de l'honnêteté de M. Nadeau!... Il n'y a pas à hésiter, Madame... Dans une heure, rejoignez-moi, avec M. de Tramont, au Palais de Justice, couloir des Juges d'instruction.

Et, laissant à l'artiste le soin de donner, à la veuve stupéfaite, les explications nécessitées par la situation, Baluchet glissa l'agenda dans sa poche, salua et s'en fut à grandes enjambées.

C'est chez Nadeau, rue Ballu, que se rendait le détective.



Il se rendait à son cercle de la rue Duperré.

Après s'être assuré que l'oiseau était au nid sous la garde vigilante de Berney et de Cauchard promus depuis le matin balayeurs municipaux — Baluchet s'engouffra dans l'immeuble.

Dans son logement, Nadeau se livrait fiévreusement à des préparatifs de départ, lorsqu'il entendit heurter à l'huis. Un moment il eut l'idée de ne pas répondre. Quel pouvait être ce visiteur matinal?... La curiosité l'emportant, il se risqua à crier : « Qui est là? », et s'accroupit pour voir par le trou de la serrure. Mais Baluchet avait tout prévu; son pouce, de l'autre côté, calfeutrait l'ouverture :

— C'est moi... Laulnay!... dit le policier déguisant sa voix.

La porte s'entre-bailla. D'une poussée, Baluchet l'ouvrit toute grande. Nadeau, surpris du procédé, fit un bond en arrière :

— Vous désirez, monsieur? s'écria-t-il, agressif.

— Je vais vous le dire, répliqua Baluchet avec calme, en le fixant dans le blanc des yeux... Je suis William-Baluchet, détective... Depuis quelque temps déjà je m'occupe de vous, et j'ai tenu à faire votre connaissance...

Nadeau rongea son frein, prêt à bondir



Par tout un code de signaux, Nadeau renseignait le comte.

sur l'intrus. Cependant, il se domina et désigna une chaise à son interlocuteur.

A ce moment, sa vue tomba sur des objets éparés sur le guéridon voisin, près de la valise ouverte : parmi ces objets étaient une barbe postiche et une paire de grosses lunettes rondes. Il fit un mouvement pour les soustraire aux yeux inquisiteurs de Baluchet, qui avait suivi la direction de son regard. Il n'en eut pas le loisir. Le détective, la main dans la poche de son veston, lui cria :

— Halte-là, s'il vous plaît. Ne bougez plus ! Ne touchons à rien, où je tire !... Tant pis si, comme vous, je trouve la poche de mon veston !

Nadeau, atterré, s'éroula sur une chaise, tandis que Baluchet, inventoriait, narquois, le contenu de la valise :

— Je vous dérange peut-être ? dit-il. Vous alliez prendre le train !... Puis, examinant la barbe noire et les lunettes : « C'est curieux ! reprenez-les. Mon ami, M. de Tramont, recherche, depuis quelques semaines, un inconnu qui, lors d'une visite nocturne qu'il fit à son atelier, portait justement une barbe et des lunettes identiques... »

Froidement, il les mit dans sa poche et calma du geste Nadeau, qui semblait vouloir s'élancer.

C'est maintenant le tour du paquet, ficelé la veille en présence de Launay et renfermant les deux cents billets de mille, que Baluchet prend en main :

— Intéressant, ce paquet ! fait-il. Voilà un nœud fort en usage chez les indigènes du Maroni... Auriez-vous, par hasard, cher Monsieur Nadeau villégiaturé du côté de Cayenne ?

Mais, sur un mouvement violent de Nadeau, Baluchet, se mettant sur la défensive, lâche le paquet, et le « chien de garde » de Muzillac se baisse pour le happer. Plus rapide que la pensée, le détective pose le genou sur l'objet

convoité et saisit le pied droit de son adversaire :

— Tiens ! tiens ! fait-il, vous avez perdu un bouton de bottine ? Mauvaise affaire... Il n'en faut pas plus, parfois, pour perdre la tête... »

Et, repoussant Nadeau, Baluchet ramasse le paquet qu'il met sous son bras.

Cette fois, c'en est trop ! Nadeau s'est emparé de la chaise, résolu à attaquer.

— Attention ! conseille le détective montrant son poing gauche armé d'un revolver... Je tire !... Et je ne rate jamais mon coup, bien que gaucher... comme vous !... Mais, je veux abréger votre supplice... Connaissez-vous ceci ?... »

Et de loin, d'assez près pourtant pour que Nadeau reconnaisse l'écriture de Muzillac, il lui montre l'agenda du banquier.

— « Remis à Nadeau, 475.000 francs »... Vous êtes bon, mon garçon !

Affolé, Nadeau songe à s'enfuir. L'arme de Baluchet le maîtrise, et il ne peut même pas s'opposer à la retraite que ce dernier esquisse vers la sortie. Touchant au but, le détective s'incline, souriant :

— A bientôt ! dit-il... Je vous ferai savoir de mes nouvelles... »

Une chaise lancée à toute volée répond à cette promesse... Trop tard !... elle se brise contre la porte que vient de refermer Baluchet. Le bruit d'une clé tournant dans la serrure avertit Nadeau qu'il est enfermé... »

Ecumant, pleurant de rage contenue, il se précipite vers la fenêtre.

Et soudain, les yeux arrondis par la terreur, Nadeau reconnaît, dans un des balayeurs municipaux, celui qui fut son complice d'une heure :

— Je suis fait !... s'écrie-t-il. La maison est gardée... Ils ont avec eux jusqu'au chiffonnier de l'avenue Trudaine... »

FIN DU SEPTIEME EPISODE

Cinémagazine Actualités



M. Lloyd George souffrait des dents... L'Europe et peut-être le Monde entier s'en ressentait.

Heureusement, ces jours-ci, un autre arracheur de dents a soulagé le Premier anglais.

A ce moment, notre histoire se corse : Notre grand allié demande à voir le film de Charlot *The Kid*, qui la littéralement fait tirebouchonner !

Or, ceci prouve que le ciné a une influence vraiment extraordinaire qui nous suggère l'idée de conseiller :

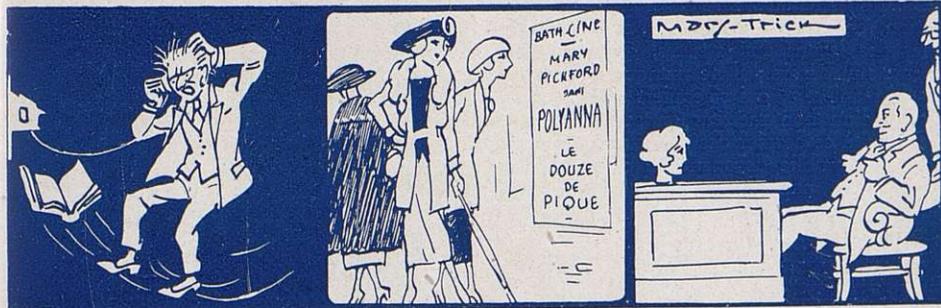
Aux duellistes qui se sont égratignés ces jours derniers d'aller plutôt applaudir Rigadin et consorts...



Aux ménagères ahuries devant le barème des bouchers d'aller se changer les idées le soir au ciné du coin, si elles ne veulent pas devenir folles...

Aux locataires que le prochain terme embarrasse, de se consoler en allant voir par exemple Charlot (toujours lui !) dans *Une vie de chien* !

A Fatty, qui file un mauvais coton, d'aller se voir, entre deux interrogatoires, dans *Fatty bolcheviste*. Ça le consolera aussi d'avoir commis des atrocités !



A l'abonné du téléphone de renoncer à employer son appareil et d'aller à pied louer sa place au plus prochain Machin-Palace !

Aux charmantes, mais malheureuses concurrentes du concours des plus photographiques, d'aller admirer les stars pour se consoler... Enfin, une information sensationnelle :

La tête de la femme coupée en morceaux a été retrouvée... sur le bureau du directeur de *Cinémagazine* !

N'ayant pas de photo, elle l'avait envoyée pour participer au concours !!!

COMMENT ILS JOUENT

Si j'ai choisi dans les films, avec un soin minutieux, diverses expressions de physionomie, c'est uniquement pour conserver à nos artistes ciné-



Fig. 1. — René Leprince.

matographiques, toute l'intensité de leur mimique, que la pose devant l'objectif du photographe ne saurait rendre qu'imparfaitement.

Le cinéma étant le reflet de la vie réelle, j'ai voulu, à l'aide de quelques cinématogrammes, démontrer au lecteur comment s'expriment les divers sentiments par le jeu de la physionomie.

Je m'adresse ici aux *Amis du Cinéma*, car mon intention, en écrivant ces lignes, n'est pas de donner des leçons aux artistes, qui n'en ont d'ailleurs nul besoin ; il ne manque à d'autres que « la manière », qui s'acquiert vite, avec le concours d'un bon metteur en scène. Il faut aujourd'hui à ce dernier des connaissances assez étendues, le public devenant de plus en plus connaisseur, et, par conséquent, de plus en plus difficile.

Les anecdotes ne manquent pas :

On raconte, qu'un jour, certain metteur en scène tournait un épisode de la vie de Napoléon. Il avait fait revêtir à l'artiste qui devait jouer le rôle, le costume du « petit caporal », en lui recommandant de se coller d'énormes côtelettes sur chaque joue. L'artiste obtempéra, docile, mais comme il ignorait Napoléon sous ce jour-là, il voulut savoir... pourquoi ces côtelettes ?

— Tu comprends, cher ami, expliqua le metteur en scène, le scénario n'est pas de moi ; il s'agit d'une adaptation : *Napoléon et ses favoris...* alors... il faut bien justifier le titre... »

A mon avis, il ne faut voir là qu'une blague de studio. Des metteurs en scène de cet acabit, il n'en existe plus... ils ont tous fait fortune.

Nos meilleurs metteurs en scène actuels sont condamnés à faire des chefs-d'œuvre en douze épisodes. C'est le film étranger en quatre parties qui alimente le marché... en attendant mieux.

Le bruit court les rues qu'il y a une crise du cinéma français. Savez-vous pourquoi ? Un exemple va vous le faire comprendre :

Vous connaissez René Leprince ?... Oui, l'auteur de *La Force de la Vie* et de *Face à l'Océan*. Parfaitement, c'est bien lui. Pour ceux qui ne le connaissent pas, j'ai l'honneur de le leur présenter (fig. 1).

Eh bien, en novembre 1915, on pouvait lire dans un journal corporatif, l'entrefilet suivant, signé Dugalon :

Nous sommes informés que notre ami Leprince, l'auteur et le metteur en scène de tant de jolis films édités par Pathé, et qui, depuis 15 mois, combat dans les tranchées, vient d'être nommé sergent sur le champ de bataille... Félicitations.

Ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Eh bien ! tout est là. Nous avons été retardés pendant 5 ans par des raisons de cet ordre. Mais, rassurez-vous. Le cinéma renaît. Metteurs en scène et artistes travaillent avec ardeur ; les ruches sont en pleine activité, et prochainement, espérons-le, la production française sera suffisante pour alimenter nos salles... Parbleu ! il y aura

Fig. 2. — Gina Relly et Léon Mathot dans *L'Empereur des Pauvres*.

de tout : des chefs-d'œuvre, des demi-chefs-d'œuvre, et même... des navets ! Mais j'ai confiance dans nos artistes ; je suis sûr d'eux. Vous verrez Gina Relly, dans *L'Empereur des Pauvres*. Quoi de plus charmant que le jeu, quoi de plus joli que le sourire de cette mignonne artiste. Notre figure 2 la représente tenant les fleurs que lui a données l'Empereur des Pauvres, le sympathique et talentueux artiste Mathot (pauvre seulement dans l'œuvre du maître, Félicien Champsaur) et encore parce qu'il le veut bien car, entre nous, le gaillard a « tué le mandarin » ;



Fig. 3. — Claude Mérelle, dans le rôle de Milady de Winter.

c'est sans doute pourquoi Marc Anavan, qui, dans sa barbe a ri (sans jeu de mots) a fait sourire et pleurer la pauvre Sylvette !...

A propos de Mathot, on raconte qu'un amateur de cinéma le complimentait de la sorte : « Savez-vous, mon cher Mathot, que vous êtes un agréable cinégraphiste ? »

Mathot, toujours courtois, remercia le flatteur, mais lui demanda de prononcer à l'avenir « cinématographe » en lui faisant remarquer qu'entre « ciné » et « graphiste », il y avait « Ma-

Fig. 4. — La Joie du Retour, Mlle Briey (Lise) et M. Hervé (Buteau), dans *La Terre*.

thot ». Le spirituel artiste porte, en effet, un nom prédestiné.

Notre figure 3 nous montre le joli masque si photogénique, tour à tour tragique, de la belle artiste Claude Mérelle dans le rôle de Milady de Winter, nouvelle étoile cinématographique.

Et que pensez-vous de notre figure 4, *La Joie du Retour*. Quoi de plus naturel que le bon rire franc de cette comédienne qui, dans *La Terre*,



Fig. 5. — M. Hervé. Le félin qui guette sa proie.

d'Emile Zola, mise en scène par Antoine, joue le rôle de Lise. Il est à remarquer que Mlle Briey, de l'Odéon, malgré sa tenue de paysanne, ne perd rien de l'éclat de sa beauté. C'est une belle fille. Et comme on la sent heureuse de revoir l'être aimé ! Regardez ce joli visage expressif. Ça, c'est du cinéma, parce que l'artiste joue vrai.

Il en est de même de M. Hervé, de la Comédie-Française (fig. 5), qui a l'expression du félin guettant sa proie. Voyez encore Mlle Rouer, de l'Odéon, appuyée sur sa bêche (fig. 6). Est-elle



Fig. 6. — Mlle Rouer, de l'Odéon. Expression de méfiance.

assez nature ? On la croirait échappée d'un tableau de Millet.

Notre figure 7 représente le grand acteur Armand Bour qui joint, à un admirable talent de composition, un don d'observation très rare. Comme il a su comprendre le cinéma, et poser, avec une remarquable sobriété de gestes et d'attitudes, la silhouette de son rôle !

J'attire particulièrement l'attention de mes



Fig. 7. — M. Armand Bour. Expression de dépit.

lecteurs sur notre figure 8, représentant la colère. « Ah ! gueuse ! » semble dire le mâle à cette femelle prise en défaut. Voyez ce visage contracté où se reflètent la fureur et la rage impuissante. Est-ce réel ? Est-ce vécu ?

Savoir, à ce point, entrer dans la peau de son personnage n'est pas à la portée de tous les artistes. Un jour, on tournait une exécution capitale. Le condamné sortait de la prison, soutenu par deux aides et accompagné de l'aumônier qui lui présentait le crucifix. Celui-ci ne cessait de regarder l'objectif et manquait vraiment de sincérité. Le metteur en scène lui cria : « Mais tu ne joues pas le rôle. Voyons, parle au condamné ; con-



Fig. 8. — Une scène de *La Terre*. — Ah ! gueuse !

sole-le. Tu es l'aumônier, que diable ! dis-lui quelque chose ; ne reste pas inactif.»

Alors l'artiste improvisa et, d'un ton jovial et engageant, désignant le couperet au condamné : « Allons, mon vieux, vas-y. C'est embêtant, mais ça se passera. Et puis, tu sais, c'est pas cher ; on te fera même une petite réduction... » La sentinelle se mit à rire. Il fallut recommencer. Non, cet artiste n'avait pas la foi. Au cinéma comme au théâtre, il faut avoir le feu sacré, vivre son personnage et savoir se mettre dans « la peau du bonhomme », ou alors changer de métier.

Z. ROLLINI.

Le Mouvement Cinématographique aux États-Unis

— Il y a quelque temps, dans une scène qui tournait un mariage, Houdini fut marié à Gladys Leslie. Le titre du film est *Haldene of the Secret Service*. Comme le couple heureux sortait de la maison où la cérémonie avait été figurée, la foule s'assembla, croyant à un mariage authentique. Un enthousiaste jeta ses chaussures, en marque de participation à leur bonheur matrimonial... supposé, et, du coup, brisa la vitre de leur voiture, blessa Houdini au visage, faisant s'évanouir la jeune femme. « Vive la Mariée ! Vive Monsieur le Maire ! »

— Pauline Frederick a deux jeunes filles à son service, dont la tâche consiste, pour l'une à Paris, pour l'autre à New-York, à essayer des vêtements pour la patronne. Elles sont toutes deux de sa taille et de son poids. Par câbles, télégrammes, lettres, Pauline Frederick reçoit des descriptions détaillées des créations nouvelles, les ordonne si elles lui plaisent et n'a jamais d'essayages à faire. Tout se passe par procuration.

— Elliott Dexter, le héros de plusieurs productions de Cecil B. de Mille, vient d'être engagé comme rôle principal dans *Grand Larceny* de la Goldwyn ; la direction a été confiée à Wallace Worsley.

— Edna Purviance, pour la première fois depuis qu'elle paraît sur l'écran, vient de quitter le film gai ; après avoir terminé *The Idle Class*, avec Charlie Chaplin, elle vient de partir pour la Californie en vue d'une production plus sérieuse ; elle paraîtra dans une de ces fameuses « all star pictures », que l'on annonce par des campagnes de publicité valant celles qui lancent un produit de consommation durable.

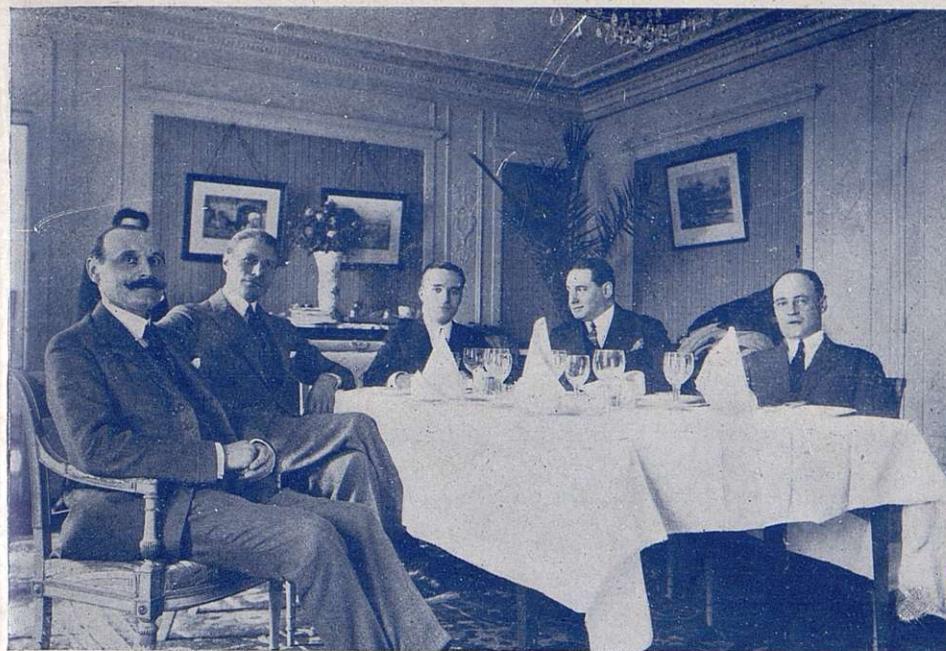
— Les trois grands films que William Fox donnait en même temps dans trois différents théâtres de Broadway, *A Connecticut Yankee*, *The Queen of Sheba*, *Over the Hill*, viennent d'être remplacés ou vont être remplacés par trois nouvelles productions du même Fox : *Thunderclap* au Central Theater, *Shame* au Lyric et *A Virgin Paradise* au Park Theater.

— Il existe aux États-Unis une loi interdisant le transport d'un Etat à un autre de films représentant un combat de boxe ayant une bourse pour enjeu. Malgré les tentatives faites pour faire admettre le combat du 2 juillet dans une catégorie ne tombant pas sous le coup de la loi, il semblait au public que cette réglementation, l'une des nombreuses que valent à l'Amérique les fameuses « blue laws », ne pourrait pas être tournée dans la circonstance, et que ceux qui voudraient voir le film de la rencontre, devraient continuer à se rendre à New-Jersey, tout proche d'ailleurs de New-York. L'habileté de Tex Rickard a déjoué les rigueurs de la loi puritaine ; ce fut d'ailleurs comme l'œuf de Colomb ; il suffisait d'y penser. Donc, un beau jour, Rickard prit son film sous son bras et s'en vint à New-York. La présentation du film fut annoncée à grand renfort d'articles dans la presse, de réclames lumineuses, d'affiches éclatantes : indignation des gens « qui cherchent toujours à enlever de la vie le plaisir qu'on peut y trouver », comme on les nomme ici ; poursuite devant un tribunal ; condamnation de Tex Rickard à une amende substantielle... et déclaration d'impuissance de la part du Ministère public, qui affirme n'avoir plus après cela aucun pouvoir en l'espèce, que la loi défend le transport, non la production du film, et qu'en conséquence le film peut être produit sans danger de nouvelle poursuite légale. Les « blue laws » ont déclaré qu'ils continuent la lutte.

— Pour son film Paramount, *The Hell Diggers*, Wallace Reid a fait usage de toute espèce possible de machinerie. Il s'agit d'une immense drague qui, pensent les paysans du voisinage, ruine leurs terres. D'où querelle. Les principaux personnages sont tenus par Lois Wilson, et Alexander Broun.

— Constance Binney, l'étoile de Realart, vient d'arriver en Californie. Auparavant, ses productions avaient été faites à New-York. Sa première apparition dans un film tourné sur la côte merveilleuse sera dans *The Heart of Yourith*.

DOMINIQUE AUDOLLENT



Jean Chataigner
Critique cinématographique
au Journal

Philippe Ortys
Directeur de *Vogue*

Charlie
Chaplin

Cami

Max Massot
Rédacteur au Journal

UN DÉJEUNER AVEC CHARLOT

Ce qu'il pense du Cinéma dans le monde

Lorsque le rapide de Calais amena, au quai de débarquement de la gare du Nord, Charlie Chaplin, qu'une foule énervée avait accablé à Londres de ses ovations et de ses cris d'enthousiasme, il n'y avait là, prévenus assez tardivement, qu'une dizaine de journalistes qui cherchaient parmi les voyageurs la silhouette bien connue du grand comique américain.

Dès le premier contact, on eut l'impression très nette de sa modestie, de son désir de passer autant que possible inaperçu. Et, d'ailleurs, son allure de parfait gentlemen, son élégance, l'amabilité de son sourire, la courtoisie avec laquelle il répondit à tous les souhaits de bienvenue, révélaient l'homme que nous devons connaître quelques jours plus tard, mercredi 21 septembre, au cours d'un déjeuner intime.

Il y avait là Cami, que Chaplin considère comme le meilleur des humoristes du monde, et pour lequel il a une profonde et réelle affection, Philippe Ortys, directeur de *Vogue*, le grand magazine féminin, ami personnel de Charlie, votre serviteur qui représentait *Le Journal*, et Max Massot, un de nos collaborateurs.

Cinémagazine m'a demandé de dire à ses lecteurs ce que fut ce déjeuner — le seul que le roi du rire donna chez lui. Je n'ai pas

voulu décevoir l'excellent directeur de la publication cinématographique la plus vivante et la plus intéressante, et j'ai accepté volontiers de présenter au public Charlie tel qu'il est.

Celui que certains de nos confrères s'acharnent à décrire comme un pitre habile en grimaces et expert en publicité, est, dans le privé — c'est-à-dire hors de ses scénarios — délivré de son pantalon à soufflets, de ses immenses souliers, de son chapeau et de sa badine minuscule — le plus charmant des conteurs, et le plus correctement disert, capable de soutenir une controverse sur des sujets que ses détracteurs oseraient à peine aborder.

Simplement, sans vanité dissimulée, sans désir de paraître et d'étonner, ennemi on le sent d'une réclame qui, pour lui, doit commencer au lancement d'un film et finir dès qu'il est vendu, Chaplin nous développe ses idées sur le cinéma et précise que son voyage à travers le vieux continent n'a qu'un but unique : recueillir une documentation complète sur les mœurs de chaque peuple.

— La production mondiale, nous dit-il, présente des défauts particuliers à chaque nation : en Amérique, si les moyens de réalisation sont perfectionnés à l'extrême, les scénarios restent

naïfs et le plus souvent sans intérêt; en France, c'est le contraire: scénarios presque toujours pleins d'originalité, technique insuffisante; en Allemagne, recherche du gros effet, sans autre préoccupation; en Italie, trop de fougue dans tous les rôles quels qu'ils soient; en Angleterre, la manie du détail; mais partout l'effort. Et c'est précisément cette tendance générale vers le progrès qu'il faudrait discipliner, organiser. On gagnerait, à l'échange, des qualités qui permettraient d'éliminer les défauts. S'il est vrai que le cinéma soit une langue internationale, qu'elle ait au moins les mêmes expressions.

Charlot s'arrête, comme s'il avait peur de trop dévoiler sa pensée. « Et puis, ajoute-t-il, je n'aime pas, en dehors de mon travail et dans l'intimité, parler métier. »

Il préfère nous expliquer pourquoi Paris l'attire et les impressions qu'il a déjà notées. Reculant son fauteuil, il mime pour nous une scène pittoresque à laquelle il assista la veille dans un modeste restaurant de Montmartre. Après le dîner, tandis qu'un joueur d'accordéon faisait danser les couples, un Corse, égaré dans ce milieu populaire, faisait mille grâces auprès des filles. Il en invita une qu'il avait particulièrement distinguée et, tandis que les danseurs exécutaient des fox-trots fantaisistes, lui, s'efforçait de se donner toutes les apparences d'un danseur mondain. Et, tour à tour, Charlot imite la danse simple de Montmartre et la danse compliquée du Corse.

Ce fut pour nous un quart d'heure de joie. Au moment où nous quitions Chaplin, dans son antichambre, une adorable fillette qu'il avait convoquée, attendait son tour d'audience; le grand artiste, qui reçoit difficilement, fait toujours des exceptions pour les enfants qu'il adore et qui sont, à Los Angeles, ses amis préférés.

JEAN CHATAIGNIER.

CINÉMAGAZINE

EN VOLUMES TRIMESTRIELS

Nous mettons en vente les deux premiers trimestres (nos 1 à 26 inclus) de "Cinémagazine" en volumes reliés (pleine toile rouge, impression bleue et blanche), qui sont dignes d'orner toutes les bibliothèques.

Chaque volume, franco 15 fr.
Pour nos lecteurs, qui désirent faire relier eux-mêmes leurs collections, nous vendons, à part, les couvertures emboîtages de chaque trimestre au prix de 2 fr. 50 franco 3 francs.

Nous tenons, en outre, à la disposition de nos lecteurs et abonnés les titres et tables des 1^{er} et 2^e trimestres de "Cinémagazine", au prix de 0 fr. 50 pour chaque trimestre.

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs
66, Rue de Bondy - Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

En Préparation :

L'Almanach du Cinéma

Publié sous la Direction de Jean PASCAL et Adrien MAITRE

J.-L. CROZE, Rédacteur en Chef

Tous les intéressés sont invités à nous envoyer, dès maintenant, les renseignements artistiques, industriels et commerciaux les concernant.

Nos lecteurs trouveront, dans cet Almanach, tous les renseignements pratiques qui peuvent les intéresser, tels que :

Maisons d'Éditions Françaises et Étrangères avec leurs Marques de Fabrique.

Loueurs Importateurs et Exportateurs.

Auteurs-Scénaristes.

Metteurs en scène.

Opérateurs de prise de vues.

Biographies illustrées, Contes, Nouvelles et Fantaisies,
par Colette, Max Linder, Signoret, René Jeanne, Guillaume Danvers, etc., etc.

Cette publication qui s'adresse autant au public, qu'aux professionnels, sera très abondamment illustrée.

Biographies d'Artistes.
Studios de France et Matériel d'éclairage pour prise de vues.
Décorateurs, Loueurs de meubles, Costumiers, etc.
Organisations syndicales.
Revue de l'Année Industrielle, Artistique et Commerciale.

Ce que l'on verra prochainement

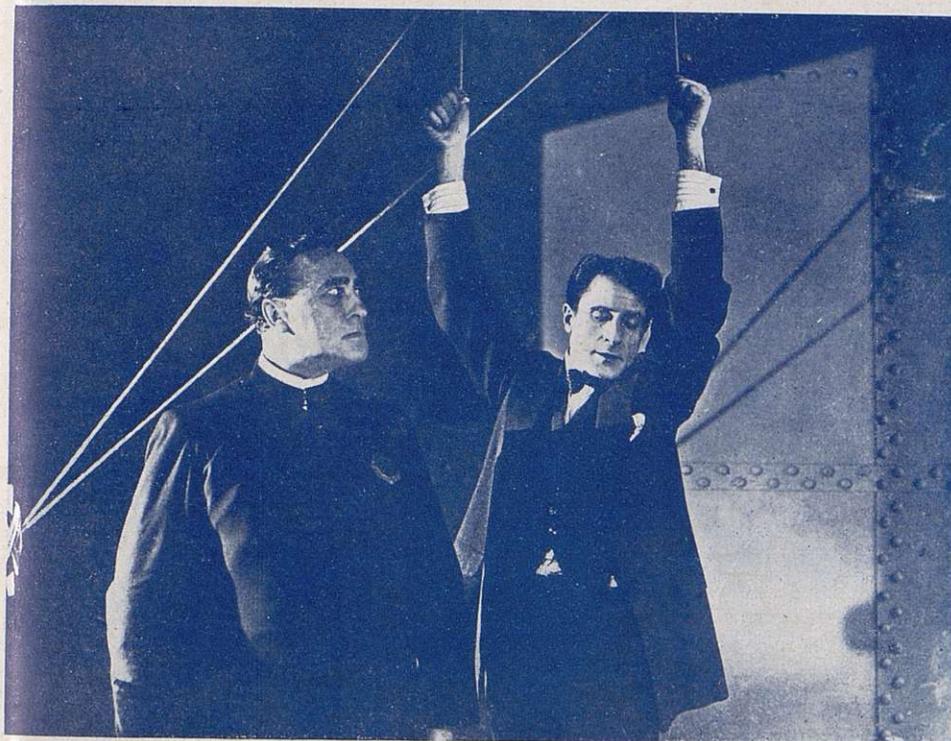
LES TROIS MOUSQUETAIRES, (12 chapitres. D'après l'œuvre d'Alexandre Dumas.)

En allant à la présentation de ce film, j'avoue que j'avais un peu peur : porter à l'écran l'aventure légendaire de Porthos, d'Athos, d'Aramis, voir « vivre » ces personnages de notre enfance dont chacun s'est fait une idée personnelle; connaître enfin Mme Bonacieux, et Milady et Rochefort, et M. de Tréville... J'avais peur que la réalisation ne corresponde point à mon rêve... J'avais tort de craindre. Le

autrement prenant que tous les « Mystères de Chicago » ou d'ailleurs.

Louons donc sans réserve M. Fourel, le directeur du Pathé-Consortium et tous ses collaborateurs.

METEMPSYCOSE (Cinématographes Harry, 1.350 mètres). — Ce film intéressera surtout les adeptes du spiritisme (et ils sont nombreux !). Voici, brièvement, le scénario de cette bande tirée du roman de Jack London : William Lodge est accusé du meurtre de son adversaire politique, l'avocat James Dastorg, crime qu'il n'a pas commis. Le frère de la victime, Walter Dastorg inspecteur de police (entre nous, le



Une scène de "Métémpsycose"

CLICHÉ HARRY

film qu'on nous a montré est presque en tous points remarquable. L'œuvre de Dumas y est fidèlement suivie et tous ceux qui gardent le souvenir de l'histoire du cadet d'Artagnan, prendront un plaisir extrême à contempler ces illustrations animées du populaire roman.

L'entreprise, cependant, était formidable, le mot n'est pas trop fort si l'on considère le nombre nécessaire d'acteurs de premier plan et la figuration que comportait *Les Trois Mousquetaires*, or, artistes et figuration, mise en scène, détails d'époque, etc., tout est beau, pimpant, attirant, excellent. En outre, ai-je besoin de le dire, nous voici en face d'un film français pittoresque, mouvementé, fort passionnant à la fois, et bien

mot brute lui conviendrait mieux) veut, à tout prix, faire avouer à Lodge le meurtre dont il est innocent. Walter fait subir à l'infortuné accusé la pendaison par les pouces. Une seconde fois, cette horrible torture est renouvelée et chaque fois, l'âme de William revit les événements précédant son arrestation. Par l'auto-suggestion, on découvre le coupable et tout finit bien...

Le scénario est bien découpé, l'intérêt ne languit pas et la mise en scène est excellente comme l'interprétation. Nous voyons des scènes de café-concert qui sont admirablement réglées et dont nos metteurs en scène français feront bien de prendre de la graine !

A commencer par M. de Max, cardinal de belle allure quoique peut-être un peu trop « troisième rôle », M. Desjardin, Tréville ; M. Aimé Simon-Girard, pimpant, souple, bien français, cavalier remarquable, épiste de première force, élégant d'Artagnan et MM. Rollan, Martinelli, de Guingand, Joffre — un très bon Bonacieux — etc., etc., sans oublier Mmes Claude Mérelle, perverse à souhait dans le rôle ardu de Milady ; Pierrette Mad, une Bonacieux exquise et Jeanne Desclos, une superbe et remarquable Anne d'Autriche.

Un beau film ai-je dit, et un bon film moral et amusant, essentiellement français, toutes qualités qui, j'espère lui attireront les bonnes grâces d'un public vite conquis.

CŒURS DE VINGT ANS (Comédie en cinq actes, mise en scène d'Albert Capellani).

Depuis un certain temps déjà nous n'avions point revu Creighton Hale, le charmant « Jameson » des *Mystères de New-York*, ni sa souriante partenaire, June Caprice.

Notre ami Adolphe Osso, un malin, devenu depuis directeur de *Paramount*, à Paris, avait jadis acheté cette production d'Albert Capellani et l'avait réservée à l'édition Pathé-Consortium.

Cœur de vingt ans, est tirée de *Oh Boy*, une opérette célèbre en Amérique.

C'est très gentil, très public, et les interprètes sont si jeunes et si gais que l'on ne peut s'empêcher de rire soi-même de bon cœur devant cette jeunesse trépidante et amoureuse.

Et puis, il y a dans le film un personnage excellent : une vieille tante antialcoolique enragée, qui « par hasard » ne cesse d'ingurgiter du rhum. C'est vraiment très drôle.

LUCIEN DOUBLON

LES ROMANS-CINÉMAS

LA MAIN INVISIBLE (ÉDITION VITAGRAPH)

9^e épisode : *Face à la Mort*. — Au moment où Sharpe va être broyé par le marteau-pilon, Anne Crawford arrive à temps pour lui sauver la vie. « La Main invisible » veut se débarrasser définitivement du policier. Surpris par le « Maître » et ses acolytes, Sharpe est réduit à l'impuissance. Les bandits le ligotent sur le capot d'une voiture automobile qu'ils lancent à toute vitesse dans la mer. Mais Anne Crawford qui a assisté à cette dramatique scène, veille.

NICK WINTER ET SES AVENTURES

(FILM AUBERT)

9^e épisode : *La Malle vivante*. — Nick Winter trouve la Gasparelli séquestrée dans une chambre sans issue. Nick la reconduit chez elle et lui demande de pardonner à son mari, William Styl, qui sera pour elle un protecteur contre tous ses ennemis. Ils vont à la campagne et ne se doutent pas qu'ils sont espionnés par les acolytes du bandit Crowley et d'Héloïse Evans.

Deux fois, ils sont en péril et s'en tirent heureusement grâce à Nick Winter.

“Cinémagazine” à New-York

Notre collaborateur, Robert Florey, vient de nous écrire de New-York où il était attendu par Dominique Audollent notre dévoué collaborateur. Tous deux ont été reçus par Douglas Fairbanks et Mary Pickford qui étaient à la veille de leur départ pour l'Europe. L'excellent Doug a bien voulu leur remettre pour nous de fort belles photos que nous reproduirons afin d'en faire profiter tous nos lecteurs. Douglas Fairbanks et Mary qui sont maintenant nos hôtes vont séjourner plusieurs mois à Paris.

Florey nous envoie le compte rendu de la première représentation des *Trois Mousquetaires*, de Douglas, à laquelle il assista avec lui. Nous le publierons dans notre prochain numéro, ainsi qu'un curieux article d'Audollent sur l'affaire Fatty.

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

édition de “Cinémagazine”

Ces photographies du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Adresser les commandes à *Cinémagazine*.
Prix de l'unité 1 fr. 50 (au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

- | | |
|----------------------------|---------------------------|
| 1. Alice Brady | 23. Alla Nazimova |
| 2. Catherine Calvert | 24. Wallace Reid |
| 3. June Caprice (en buste) | 25. Ruth Rolland |
| 5. Dolorès Cassinelli | 26. William Russel |
| 6. Charlot (à la ville) | 27. Norma Talmadge |
| 7. Charlot (au studio) | (en buste) |
| 8. Bébé Daniels | 28. Norma Talmadge |
| 9. Priscilla Dean | (en pied) |
| 10. Régine Dumien | 29. Constance Talmadge |
| 11. Douglas Fairbanks | 30. Olive Thomas |
| 12. William Farnum | 31. Fanny Ward |
| 13. Fatty | 32. Pearl White |
| 14. Margarita Fisher | (en buste) |
| 15. William Hart | 33. Pearl White (en pied) |
| 16. Sessue Hayakawa | |
| 17. Henry Krauss | |
| 18. Juliette Malherbe | |
| 19. Mathot | |
| 20. Tom Mix | |
| 21. Antonio Moreno | |
| 22. Mary Miles | |

Dernières Nouveautés :

- | |
|-------------------------|
| 34. Andrée Brabant |
| 35. Irène Vernon Castle |
| 36. Huguette Duflos |
| 37. Lilian Gish |
| 38. Gaby Deslys |

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.



Pour les régions dévastées

L'IDÉE émise par *Cinémagazine* et son collaborateur Lucien Doublon a fait son chemin. Charlot a accepté de paraître au gala organisé au Trocadéro au bénéfice des régions dévastées. C'est là un petit succès dont nous ne tirons pas vanité, mais dont nos amis se féliciteront avec nous, puisque notre projet a permis de faire un peu de bien.

Au mont Pelvoux

NATURA-FILM vient de tourner une ascension au mont Pelvoux, le plus haut sommet des montagnes du Dauphiné, 3.954 mètres. L'opérateur, le sympathique Bayard se déclare enchanté de sa prise de vue.

Gina Relly est infatigable

ON nous annonce que, ne prenant même pas le temps de se reposer, Gina Relly que nous applaudirons bientôt dans le rôle de Silvette de *L'Empereur des Pauvres*, vient d'être engagée pour interpréter le principal rôle du *Sang des Finois*, d'après le délicieux roman d'A. Theuriot.

L'Arlésienne

M. Pierre Decourcelle est parti pour Arles avec sa troupe de *L'Arlésienne* pour recommencer certaines scènes.

Napierkowska à la scène

AU mois de novembre prochain, Stacia Napierkowska dansera sur la scène du Gaumont-Palace à l'occasion d'un film à grande mise en scène.

Les Films Erka

LES présentations de la production Erka auront lieu dorénavant tous les mercredis après-midi, dans la salle de *l'Artistic* (61, rue de Douai) que dirige notre collaborateur Lucien Doublon.

Un surnom

SAVEZ-VOUS comment, depuis son article sur *S'Antoine déchainé*, on appelle notre confrère M. René Benjamin ? *Le Cinémato...gaffe !* N'est-ce pas d'une ironie délicieuse ?

Encore le Film du Match Dempsey-Carpentier.

— Après les péripéties que l'on connaît, le film de la *Battle of the Century* a été représenté au théâtre de la 44^e rue. Ailleurs, les difficultés ont été plus sérieuses : à Chicago, par exemple, l'on rapporte qu'une interdiction a été obtenue par les faiseurs de « blue Laws ». Mais la palme doit être décernée à un autre que Tex Rickard, en dépit de ses efforts vraiment dignes de louanges contre les Réformateurs. On doit la remettre à un pasteur de petite ville, qui l'autre jour, téléphona à l'entreprise chargée de la distribution des films demandant des détails sur les conditions. L'envoi lui fut fait, et, quelques jours après, l'on reçut une lettre de lui, remerciant, et disant que la représentation avait eu lieu dans son église avec plein succès. La recette sera employée à rembourser une hypothèque qui pesait sur la paroisse depuis longtemps. Au risque d'employer une formule bien vieille, l'on peut dire que cela est vraiment bien américain.

Le Banquet des Amis du Cinéma

La fête du 1^{er} octobre fut en tous points réussie. Dans la magnifique salle du *Journal*, rutilante de tous ses ors et de toutes ses lumières, une centaine de convives avaient répondu à notre appel. Les Reines de la fête, les dix élues du concours de photogénie, ont été particulièrement fêtées. Mlles de Combette (Toulouse) et Quiquempois (Le Havre), qui n'avaient pu être des nôtres, furent remplacées par Mlles Jeanne Romain (Caen) et Renée Lambert (Denain). Parmi les personnalités qui se trouvaient parmi nous, citons Mmes Jeanne Desclos (la Reine des *Trois Mousquetaires*), Gina Relly (Silvette de *L'Empereur des Pauvres*), Suzanne Bianchetti, Anne de Bercy, Félicien Champsaur, René Leprince, MM. Monca, Maurice Chailiot, Charles Torquet, Léon Moussinac, Pierre Scize, Tavano (Aubert), H. Boutet, MM. Pol Chauvet (d'Épernay), Mondoiz, René Bizet, A. Barreyre, Lucien Doublon, Prévost (G.P.C.), Harry (Cinématographes Harry), Samson (Dal Film), Fouquet (*Le Cinéma*), H. Coutant (*Ciné-Journal*), Edelstein (Films Erka), G. Danvers (Paramount), Jacques Roulet, etc., etc.

MM. Edmond Benoit-Lévy (A.G.C.), Ed. Blanc (Pathé Consortium), Charles Gaumont, Demaria, Henry Krauss, Sandra Milovanoff, M. de Meck, empêchés, s'étaient excusés fort aimablement.

Notre ami Monca nous offrit la primeur de son dernier film, *Chantelouve*, qui fut projeté dans la Salle des Fêtes par les soins de la maison Aubert, et l'on applaudit à l'émouvante interprétation de nos excellents amis Jean Toulout et Yvette Andréyor, en déplorant que leur service au théâtre les ait empêchés de se trouver parmi nous.

Après une sauterie joyeuse, on dut se séparer en se donnant rendez-vous pour le prochain dîner.

AVIS

Nos abonnés nouveaux sont priés d'indiquer bien lisiblement sur leurs lettres de commande ou de réclamation, leur adresse complète, leurs nom et prénom, et de quel qualificatif nous devons faire précéder leur nom ; Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

Nous conseillons en outre à nos lecteurs ou abonnés qui ont à nous envoyer une somme d'argent, de bien indiquer à quoi cette somme correspond, d'employer comme mode de paiement le chèque postal (N° 309-08) s'ils sont en France ; et le mandat-carte international s'ils habitent l'étranger.

Cinémagazine est en vente chez tous les marchands de journaux, dans toutes les bibliothèques des gares, et chez tous les libraires, qui sont également qualifiés pour recevoir les abonnements.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

S. M. Louis XIII. — Je ne sais pas si vous êtes le fils de Henri IV, mais en tout cas, je m'aperçois bien que vous êtes du XVII^e siècle! Dans cette rubrique, la distribution d'*Impéria* a été donnée maintes et maintes fois et j'ose espérer que Sa Majesté daignera se reporter aux précédents numéros. — *L'Affaire du train* 21 a huit épisodes; ce film est tiré du roman d'André Bencey par M. Mandement et réalisé par G. Leprieux; voici le nom des principaux interprètes: Norbert (Georges Servin); Varoquet (André Muzillac); Roux (M. Rémy); Gisèle Parrey (Gabrielle Lalande); Jane Raymond (Mme Muzillac); Mouraud (le camelot Maury); Eugénie Nau (Mme Maury); Georges Mauloy (William Baluchet). Chaque chose à son temps: voyons, Majesté, patientez donc! Votre critique est juste, mais cela a déjà été dit et, par conséquent, il n'y a aucun intérêt à l'insérer. — Majesté, je vous salue bien humblement!

Andrée B... — Le prénom de M. Herrmann est Fernand et non Jacques; une étude très détaillée sur cet artiste est parue dans le numéro 34 de *Cinémagazine*; nous n'avons pas encore édité sa photo.

Allary. — Ces deux ciné-romans n'ont pas paru en librairie.

Sam Suffit. — *Travail* a été tiré du roman d'Emile Zola et mis en scène par M. Pouctal. Ce film a demandé deux ans de réalisation. Les extérieurs furent tournés dans la région de Creusot; les intérieurs au studio du Film d'Art, à Neuilly-sur-Seine. Le premier chapitre fut projeté à partir du 16 janvier 1920. Le rôle de Sœurlette était interprété par Mlle Andrée Lyonel.

Son Altesse. — Décidément, nous revenons sous le régime de la royauté! J'ai déjà *Sa Majesté Louis XIII*, ensuite *Son Altesse*; diable! République prends garde à toi!!! — M. Volkoff, Studio Ermolieff, 52, rue du Sergent-Bobillot à Montreuil-sous-Bois. — C'est la princesse Kotehazidké qui interprétait le rôle de Clotilde de Thiellay, dans la *Pocharde*. — Même adresse que M. Volkoff. — *Son Altesse* est-elle satisfaite?

Un ami N° 105. — Votre lettre m'est bien parvenue mais, malheureusement, trop tard. Dans le 10^e arrondissement, *Fromont Jeune et Risler Aîné* a passé au Tivoli, 19, Faubourg-du-Temple, du 9 au 15 septembre. J'ignore quels sont les établissements de votre quartier qui passeront ce film en seconde semaine et ainsi de suite. « Pathé-Consortium-Cinéma », 67, Faubourg-Saint-Martin (10^e), pourra peut-être vous renseigner sur ce point.

Frayna's. — 1^o Pearl White, c/o Fox Studios, 10 th Avenue and 55 th Street, New-York City (U.S.A.); 2^o on *naît* photogénique, on ne le devient pas, tel est l'avis de Mme Olga Pétrova... et d'Iris!; 3^o si je me charge des engagements? oh mais, mon cher Frayna's, vous voulez rire?! S'il fallait que je m'occupe de cela, l'aimable direction de *Cinémagazine* n'aurait plus qu'à me conduire directement à Charenton! Pitié!! Pitié!!!

Odette B..., Dijon. — Alors, Mademoiselle, parce que je suis complaisant, je ne dois pas appartenir au sexe fort?!!! Merci tout de même, mais je crains que mes amis lecteurs ne se révoltent contre vous! *Iris* n'est donc pas une jeune fille; il est, hélas! du sexe laid et il appartient à la rédaction. Sa fonction l'oblige à garder l'anonymat. — 1^o Miss Margarita Fisher, c/o General Delivery, Santa Barbara (Calif.), U.S.A.; 2^o bien que Marie Osborne ne tourne plus, une lettre adressée aux Diance Studios, Long Beach (Cal.), U.S.A., lui parviendra sûrement.

Jean Simon. — Voir réponse à *Futur acteur*.

Mlle Virginie L..., Alexandrie. — Mme Huguette Duflos, 12, rue Cambacères, Paris.

W. K. M. X. — 1^o le concours de photogénie masculine aura lieu en 1922; 2^o merci pour votre abonnement qui partira du 1^{er} octobre prochain, mais nous n'avons reçu qu'un seul mandat de quatre francs au lieu de deux comme vous mentionnez dans votre lettre; nous pensons que c'est une erreur de votre part et nous vous avons inscrit pour un abonnement d'un mois; 3^o format carte postale (grosse tête de préférence).

Rêve fou. — 1^o le violet est la couleur photogénique par excellence; 2^o Mlle Stacia Napierkowska, 35, rue Victor-Massé, Paris; 3^o Louis Feuillade, studios Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris (19^e).

Messaouda. — 1^o Norma Talmadge est la principale interprète de *L'Île déserte* (*The Isle of conquest*); 2^o son tour viendra très prochainement; 3^o les principaux interprètes de *L'Atlantide* sont: Mlle Napierkowska (*Anti-néo*); André Roanne (*Lieutenant Massard*); Jean Angelo (*capitaine Morhange*); George Melchior (*lieutenant de Saint-Avit*); Mme Marie-Louise Iribé (*Tanil-Zerka*); Franceschi (*l'archiviste*) et Abd-el-Kader Ben Ali (*Cegheir-ben-Cheikh*).

Ce film a été tourné par M. Jacques Feyder dans la région de Touggourt (Sahara oriental).

E. Grange. — Ces ciné-romans n'ont pas été publiés dans les grands quotidiens.

Feu Follet. — Mais certainement, Mlle Musidora vous répondra; écrivez-lui, 4 bis, rue Gounod, à Paris.

La Rose de Madura. — Cette carrière est bien encombrée et je ne vous conseille guère d'essayer; le métier d'interprète de cinéma est, pour le moment, une profession très ingrate; vous pouvez rester des semaines entières sans tourner, et si vous n'avez pas de rentes...! Non, Mademoiselle, en toute franchise, je dois vous dire qu'il est préférable de rester à Cherbourg et de continuer l'exercice de votre fonction actuelle, qui est beaucoup plus rémunératrice!

L. P. L..., Lille. — Ce que vous me dites ne m'étonne pas du tout; il faut toujours se méfier de ces prétendues écoles de cinéma qui vous promettent monts et merveilles et qui, en fin de compte, lèvent le pied au moment où vous croyez arriver à un résultat; 2^o je ne connais pas du tout cette soi-disant firme londonienne... et pour cause!

Guicharnaud, Tarbes. — J'ai bien reçu vos photos, mais je ne puis guère juger si vous êtes photogénique; le mieux est de tourner un bout d'essai et voir ce que cela rendra.

Lisette T... — Votre prix, qui consistait en 6 photos d'étoiles de l'écran, vous a bien été expédié et nous sommes surpris que vous ne l'avez pas reçu; nous vous en envoyons donc d'autres par ce même courrier; veuillez nous excuser de cet incident, car nous n'y sommes pour rien.

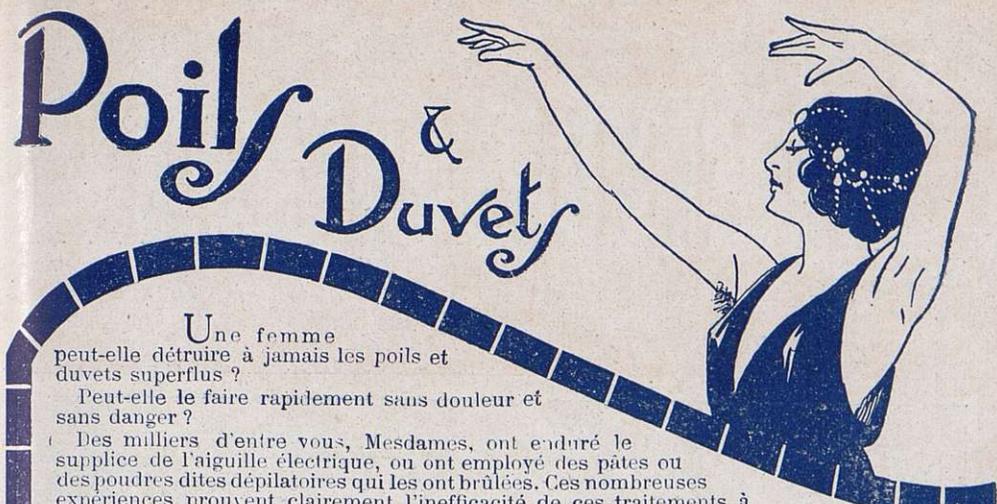
Pierrette. — Ce ciné-roman n'a pas paru en librairie.

Futur acteur. — 1^o adressez-vous, en vous recommandant de *Cinémagazine*, à l'Institut Cinégraphique, 18, faubourg du Temple, à Paris; 2^o il vous sera très difficile de visiter un studio, pour la bonne raison que les metteurs en scène n'aiment pas être dérangés dans leur travail; néanmoins, nous organiserons prochainement une visite où seront invités tous les « Amis du Cinéma ».

A. M. X. — Recherche est faite pour vous donner satisfaction.

Olga. — 1^o Sylvio de Pedrelli, 40, avenue Montaigne, Paris (8^e); 2^o la présentation de ce film n'est pas encore annoncée; d'ailleurs, ne perdez pas de vue qu'un film américain est édité en France une ou deux années après sa parution aux Etats-Unis.

IRIS.



Une femme peut-elle détruire à jamais les poils et duvets superflus ?

Peut-elle le faire rapidement sans douleur et sans danger ?

Des milliers d'entre vous, Mesdames, ont enduré le supplice de l'aiguille électrique, ou ont employé des pâtes ou des poudres dites dépilatoires qui les ont brûlées. Ces nombreuses expériences prouvent clairement l'inefficacité de ces traitements à grande réclame. N'est-il pas pénible pour vous de constater qu'une croissance de duvets ou de poils pour ainsi dire invisible ne tarde pas à revenir sous une forme beaucoup plus grave quelques jours après la première application ?

Il m'est permis d'affirmer aujourd'hui qu'après de nombreuses recherches, j'ai enfin découvert une méthode de traitement différent totalement de toutes celles connues ju qu'à ce jour et dont l'efficacité est hors de doute. Un savant distingué à qui j'ai montré ce procédé m'a dit qu'il contenait des ingrédients suffisants pour détruire tout, poil et racine. Une dame qui l'essaya dit : « une seule application suffit pour détruire le poil immédiatement et après une deuxième application, je pus voir que la racine avait disparu ». « Pour enlever toute trace de poils superflus, je n'ai pas souffert une seconde, » déclare une autre dame.

J'ai soumis ma découverte aux plus rudes épreuves et j'ai la satisfaction de n'avoir jamais eu d'insuccès. Peu importe la quantité de poils et de duvets que vous avez sur le visage, le cou, les bras ou le corps : au contact de ROMAN SOLVÈNE vous verrez ces poils se coucher, mourir devant vos yeux et disparaître

GRATIS Vous recevrez tous les renseignements concernant cette découverte scientifique sous enveloppe cachetée et sans entrée en adressant le coupon ci-contre au LABORATOIRE ROMAN SOLVÈNE avec un timbre de 0.25 pour la réponse.

LABORATOIRE ROMAN SOLVÈNE
Division 192, 50, rue de Turenne, Paris

Nom _____
Adresse _____

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène : MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran :: Si vous désirez vous éviter des désillusions :: ::

Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique :: Si vous désirez savoir si vous êtes doué :: ::

Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent **ADRESSEZ-VOUS A NOUS!**

TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.

NOUS filmons TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont PARTOUT.

ILL. LANG, BLANCHONG et C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Rédacteur en chef-Gérant : JEAN-PASCAL

N° 8 7 Octobre 1921

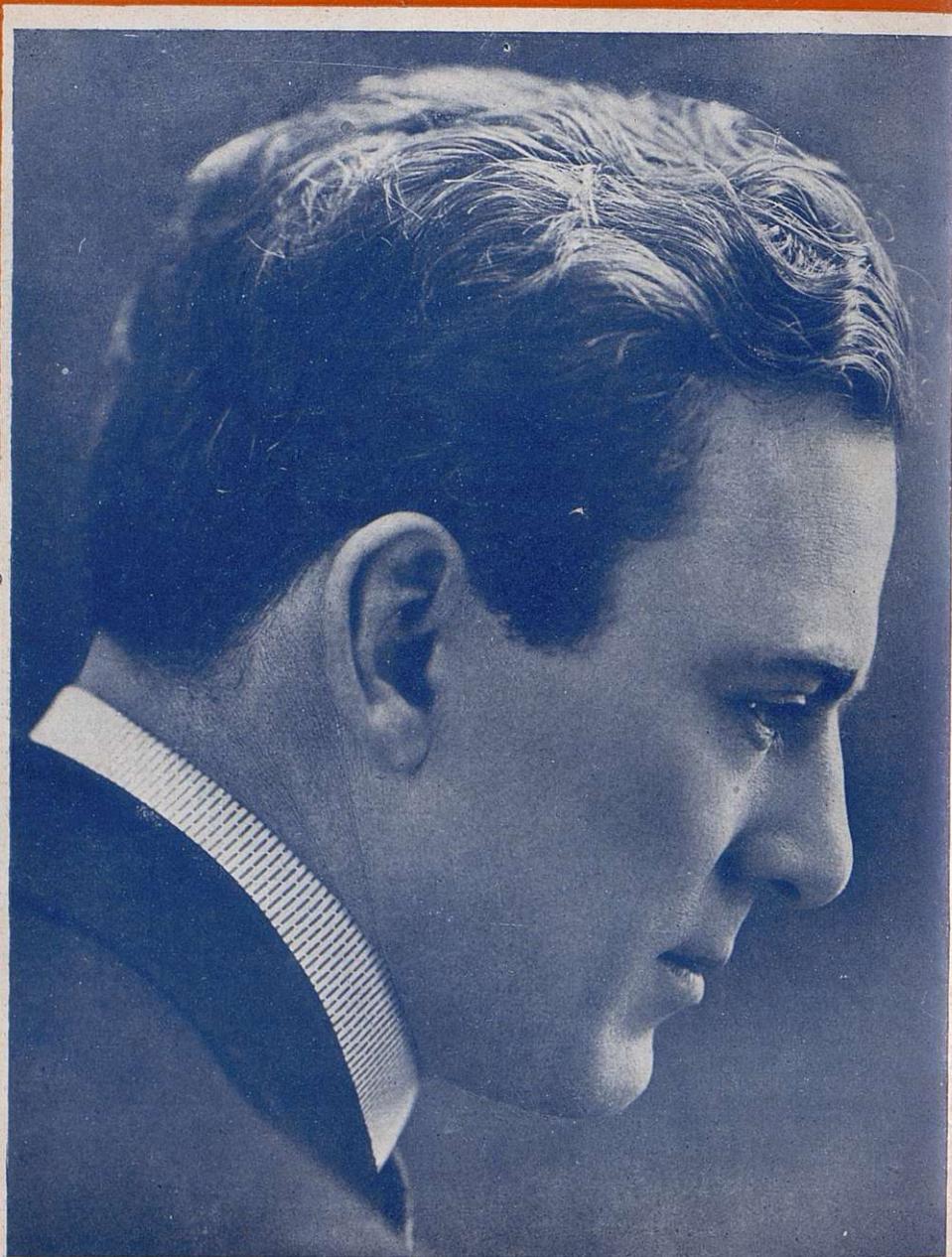
L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numé
le 7^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



CLICHÉ PARAMOUNT

THOMAS MEIGHAN

que l'on applaudira bientôt dans "La Cité du Silence"